

Anatole France na Academia

RUI BARBOSA, ENTAO PRESIDENTE, CONVIDANDO O AUTOR DE "SILVESTRE BONARD" A OCUPAR LUGAR NA MESA, PRONUNCIOU D SEGUINTE DISCURSO:

MR. ANATOLE FRANCE

Mon courage serait inconcevable, si j'avais eu à libérer du choix, en acceptant la mission de vous adresser la parole en français devant cet auditoire. La langue des affaires, dont l'ai eu à me servir, par la force du métier, pendant une carrière diplomatique de quelques mois, dans un milieu très éminent, sans doute, mais pas fort difficile en matière d'art, n'est pas précisément l'instrument littéraire qu'il me faudrait ici, pour vous entretenir des sentiments de mes collègues et de nos compatriotes sur votre compte, dans un cercle de gens de lettres, où, d'ailleurs, je ne me trouve que par un excès de complaisance ou par un caprice de la gentillesse de ceux qui m'environnent. Il est bien plus aisé, certainement, de faire une pointe sur la diplomatie que d'empêtrer sur ce domaine des flus où vous exercez, Mr. Anatole France, l'autorité formidale d'un modèle sans tache.

Dans la correspondance de Frédéric le Grand avec Voltaire, que est un train de se publier en Allemagne, on voit que le monarque prussien, écrivant des vers français pour faire la cour au poète de Cirey, s'excusait un jour de cette ouvreusement, en lui disant: "Je vous réponds en bégayant dans une langue qu'il n'appartient qu'aux dieux et aux Voltaires de parler." Cette langue de Voltaire, que vous écrivez aussi naturellement qu'un homme de son siècle, avec pas moins de goût et plus de couleur, c'est un délice que d'écouter. Jusqu'à ce qu'elle chante sous la plume des maîtres, c'est un plaisir que de s'y essayer dans la causerie, mais c'est une frayeur à placer que d'avoir à s'y exprimer en public, du haut d'un fauteuil présidentiel, avec les responsabilités d'une académie et la charge de recevoir le prince de la prose française.

Tout académicien que vous êtes, vous avez été quelque part tant soit peu sévère à l'égard des académies, dans vos lourdes aux naturelles des îles de Fidji, où c'est l'usage, dans les familles, de tuer leurs parents, quand ils sont vieux, pour mettre une limite à ce penchant ou à cette habitude, qui porte les vieillards à tenir beaucoup trop à leurs idées. D'après vous, ils facilitent ainsi l'évolution, tandis que nous en retardons la marche en faisant des académies. Je n'ose vous assurer, Mr. Anatole France, que ce ne soit pas une expiation de cette petite médisance l'épreuve que vous subissez dans ce moment. On y pourrait soupçonner une impénitente vengeance d'académie, déguisant sous des fleurs l'idée bizarre d'envoyer un orateur au plus aimable des sceptiques un de ces vieillards tenaces, qui n'auraient pas trouvé grâce devant ces bons fidjiens, et au plus élégant joailler de la prose française un mauvais barbouiller de votre bel idiome.

Me voici déjà bien loin, avec ce long préambule, des règles du bon goût et de la convenance. Mais ce n'est pas à moi la faute, si j'y manque, avec la conscience d'y manquer. Vous ne ferez à coup sûr, Mr. Anatole France, la part de mes difficultés, en acceptant cet aveu de mon impuissance, cet acte d'obéissance et d'humilité, comme le premier de mes hommages.

Le rapide passage que vous faites ici ne nous accorde que des heures de votre présence chez nous. Ainsi il n'y a que des moments dont nous puissions profiter, pour vous recevoir en hôte sous ce toit modeste, qui ne vous rappellera point la coupole ou la fille de Richelieu, et n'aurait pas d'effraye le blâme de Jacques Tournebroche ou l'apologie de Jérôme Coignard. Heureusement pour nous tous qu'il ne m'incombe pas de vous présenter au public, ou de lui dire à votre sujet quoi que ce soit de nouveau. Ce ne serait nullement possible. Vous êtes tout à fait des nôtres, des plus connus et des plus intimes à notre société. Dans votre tour aux rives de La Plata, où vous allez révéler à la curiosité sud-américaine quelques veines précieuses de la mine de Rabelais, entrevues par un mineur qui s'y connaît finement, vous vous trouverez au milieu d'une civilisation luxuriante et pleine d'avenir. Mais vous n'y rencontrerez nulle part, dans cette nouvelle Europe, où le niveau intellectuel est des plus hauts, vous n'y rencontrerez pas une culture, chez laquelle votre célébrité et vos écrits soient plus fauillers que parmi nos intellectuels.

Nous avons parcouru sans cesse toute la gamme infinie de vos enchantements, depuis les "Noces Corinthiennes" et "La Vie Littéraire" jusqu'à "L'Ile des Pingouins". Oh! que j'aimerais à y revenir maintenant en votre compagnie! Mais je tems presse et m'entraîne. Laissons donc le "Jardin d'Épicure", "Thais", avec ses anachorètes pleins du temps où s'accomplissait la parole du prachète: "Le désert se couvrit de fleurs"; "Bathasar", à l'âme simple, qui cherchait la vérité et avait découvert une étoile nouvelle dans le ciel; cet angelique "Silvestre Bonard", qui ne prend au feu qu'à la place laissée par Hamilcar couché en rond sur son coussin de plumes. le feu entre ses pattes. Vous tappez-vous le tableau de cette intimité? "Un poëte égal soulevait sa fourrure épaisse et légère. A mon approche il coula doucement ces prunelles d'agathe entre ses paupières mi-closes, qu'il referma presque anguille, en songeant: "Ce n'est rien, c'est mon ami".

"La Rotisserie de la Reine l'edaque"? On ne peut pas s'y rendre, sans y revenir maintes fois, comme un client de la maison. L'impétue n'y pas contagieuse. On l'y sent comme une subtilité vague et flottant, qui n'empoisonne pas l'assistance, ainsi que les vapeurs d'un cigare d'élite, tout en répandant l'arôme, n'en laissant pas des traces que dans les poumons du fumeur. Qui pourrait jamais oublier Jérôme Coignard, M. d'Asturac et la Famille Tournebroche? L'âsme en est triste. Comme celle de toutes les choses humaines. On en garde, comme un parfum de souvenir, l'impression de la dernière visite. "L'air était embaumé d'herbes et plein du chant des grillons. La belle nuit!" L'abbé avait rendu l'âme. Son éditeur le tient pour "le plus gentil esprit qui ait jamais fleuri sur la terre". On ne pourraient mieux dire de l'esprit de M. Anatole France.

Nous nous sommes aussi sous "L'orme du Mail", sur ce banc où l'on faisait, dans une ville de province, la politique du pays; et depuis lors nous avons lié connaissance avec toute cette société de fonctionnaires et de magistrats, de dames et de gens d'église, qui fait votre roman de "L'Histoire Contemporaine", sans le "Mannequin d'Osier", "L'âneau d'améthyste" et "Monseigneur Bergeret à Paris". Il n'y manque jamais de science d'observation, d'intérêt. La sévérité, cependant, en est parfois effrayante, mais presque toujours d'une humeur aimable, quoique avec un grain d'amertume. Et puis "L'Etat de Sacré", et "Pierre Nozère", et "Crampueille" et d'autres. J'en passe, et des meilleurs. Il faut s'arrêter. Votre œuvre écoute de source; elle est intarissable. La pensée en déborde à plein, comme d'une vasque de fraîcheur, en onde calme et limpide, quelque fois azzurra et opaline, souvent grise et mélancolique, au gré des dieux et des nuages qu'elle râille, rarement gâtée, jamais troublée.

On s'émerveille de la finesse de votre analyse. Votre scalpel éteintelle. L'anatomie que vous pratiquez, abonde en surprises. Vous maniez votre microscope avec l'adresse des investigateurs les plus rares. Dans les laboratoires d'histologie sociale on ne vous trouverait, peut-être, un rival. Il n'y a rien de la cellule, du tissu nerveux, de la substance organique des faits humains, qui échappe à votre coup d'œil général. C'est parlout un sans nombre de miniatures étonnantes de vérité partielle et circonscrite.

On dirait le détail, le relief et la précision de l'art flamand, mais avec la légèreté, le sourire, le jour de votre atmosphère. Et aussi, parfois, de loin en loin, sous des traînées lumineuses, de grands tableaux, qui par leur vigueur et par leur coloris deviennent de véritables observations pour la mémoire du spectateur, le suivent hors de la galerie et lui hantent le sommeil. Que de réalité, quelle puissance, quelle vie dans ces créations indélibiles! Ce n'est pour vous quelques qu'un coup de baguette, des miracles sans effort, des fleurs de Jonquilles intellectuelle que l'on dirait poussées à l'abandon. Vos bagatelles même sont des bijoux. Il y a des évolutions de votre pinceau, qui ne vous coûtent qu'un instant. Il nous arrive de les rencontrer de temps à autre, à l'improvisation, au milieu d'un fouillis d'étrangetés et de paradoxes, comme des choses vivantes. On ne peut que vous pardonner tous les pechés de votre âme payenne comme celle des chrétiens de la Renaissance, lorsqu'on voit jaillir de votre palette ces prodiges d'inspiration créatrice. Je n'ai jamais pu oublier ce vieillard hirsute et robuste qui, dans "Le puits de Saint Chaire", après avoir fixé le ciel traversa le feuillage, en souriant, arrêta sur Fra Mino un regard ingénue. "Dans les rives profondes de son visage, ses yeux bleus et limpides brillaient comme l'eau d'une source entre l'écorce des chênes". Qu'est-ce qui manque à cette apparition, pour qu'elle nous parle? Y-a-t-il rien de plus saisissant dans la peinture, rien de plus achevé dans l'expression, de plus puissant dans la plastique?

Ce servit assez pour remplir une toile magnifique, dans l'atelier d'un maître d'Italie. Et cependant ça n'a été pour vous qu'un bref épisode, l'affaire de quelques mots. C'est la gloire de la parole humaine que de peindre continuellement, instantanément, où qu'elle se pose, comme le soleil, dont les muses ne comporteraient pas les tâches, par cela même qu'elles sont innombrables et fuyantes dans leur inénarrable beauté.

Mais, ne m'en veuillez pas de vous le dire, on peut ne pas éprouver la même admiration et les mêmes sympathies pour les inductions, pour les généralisations, pour les synthèses de la philosophie de quelques personnages de vos merveilleux romans. Je ne dis pas de la votre; car elle n'est pas mince la distance entre le bonhomie optimiste de l'abbé Jérôme Coignard et l'acerbe misanthropie de Mr. Bergeret dans le "Mannequin d'Osier". J'aime plutôt la souriante indulgence de cet abbé, grand pêcheur, mais cœur plein de bonté, dont vous avez "recueilli avec zèle les propos", de long de ses jours, tout remplis d'idées et de rêve. Il "répandit sans solennité les trésors de son intelligence"; et, s'il a subtilisé, toute sa vie durant, sur le bien et sur le mal, le mort en est sainte et belle, par le pardon et par l'humilité qu'il porte sur les lèvres en exprimant, la légère ironie qui se répand sur toute son existence, et en tient encore la fin, ne ressemble aucunement à cet aigre pessimisme,

qui définit "la vie sur cette planète égoïste et "lèpre". Mon dictionnaire est plein, disait Mr. Bergeret. "Ainsi content une juriuse dans un corps épaiss. C'est l'âme qui n'a guère à espérer qu'une éternité tout en la science et la beauté". Mr. Bergeret, dans les extrémités de l'âge de notre dictionnaire et dans sa femme. Nous n'aurions pas répondu à son merite. Mais prouverait pas si l'universalité du mal n'est de l'injustice. Autour du malheur et de l'affrance, qui ont une si grande part dans l'âge. Il y a un rayonnement de joie, qui nous éclaire et nous console, et les larmes, en nous donnant le bonheur de vivre. On ne peut pas se traire en voyant la magnificence de l'âme rencontrant la bonté, en éprouvant l'âme se sentant caressé par la douceur des choses. C'est bon de vivre, quand on croit en l'espérance; quand on fait le bien, quand on croit en la bonté dans les œuvres de ses frères, dans ceux dont vous êtes, Mr. Anatole France, plus exquis et des plus astucieux.

Si M. Bergeret vous avait invité à lire ses lettres de son dictionnaire, dont vous avez en la main, pour les évoquer sans reproche. L'âme de style et de langage sans reproche. L'âme de son infertile destiné lui voile la réalité autour de lui même, dans cet honneur de France, où les tares de la politique, de l'administration, de l'ordre social ne sont pas à bout de tuer l'amour, la fidélité et l'honneur.

Notre dernier président, le principal de cette académie, dont vous avez en la main, prononce le nom à Paris avec estimer, et nous le concevons sans égale, sous la predilection de la souffrance. On le dirait ne pourra être. Sa femme, cependant, l'en a préserve en laissant de sa tendresse et de son dévouement un peu tranquille, qui l'entoure d'affection toute sa vie. Il était aussi un philologue et pratiquait la philosophie. Mais il se reconnaît bien de n'avoir pas pu commencer notre dictionnaire, en écrivant ces œuvres, qui en tiendront lieu avec avantage pour ceux qui voudront boire notre idiomme vivante.

Votre œuvre littéraire s'est mêlée beaucoup à la politique. C'était bien naturel de s'y faire des ennemis. La politique, tout le mal que l'on peut ne remplira jamais la mesure de la révolution. Je suis de ses détracteurs convaincu. Mais je ne vous brouillerai pas avec les gens d'opposition habitant chez nous, en leur racontant les idées hérétiques de vos personages.

Il ne faut pas leur déclarer que c'est nous qui volent dans le suffrage universel un avenir niaus-niaus et dans le gouvernement populaire un système de fictions et d'expéditions. Je ne dirai pas que vous aviez tort. Mais notre ami l'abbé Bergeret ne serait pas si dur à certains regards, si il n'avait l'habitude vulgaire de la râillerie. C'est pourquoi il soutient que "les ministres ne sont pas détestables que par leur habot et leur carross". C'est pourquoi il vante la sagesse de la vieille dame, dont l'expérience lui enseigne qu'il est détestable des tyrans est toujours plus détestable que son successeur. C'est pourquoi après Daladier et Flory il redoute le gouvernement de Jean Ribet. C'est pourquoi il pense que "les gouvernements despotes ne sont que l'enveloppe des personnes imbéciles". Je suis sûr, Mr. Anatole France, que vous n'avez établi ces théories scandaleuses de cet éminent abbé que comme des erreurs fâcheuses, imputées à un prêtre égaré par l'esprit de sedition.

Il avait néanmoins dans son fond l'œuvre d'un politique achevé, cet abbé de province. De ce rôle et de celui de l'esprit, il recevait en lui du récit et du Talleynard de bonne sonche. L'âme de l'abbé Bergeret est toujours fertile en diplomates accomplies et en connaisseurs d'hommes. C'est pour ça, je pense, que le gentil oracle de la "Rotisserie de la Reine Pédaque" a laissé dans ses conversations des choses dignes du breviaire de l'homme d'Etat. Il a eu l'intuition de cette science d'une manière pénétrante, dans ce qu'elle a de plus fin, de plus intime et de plus réel: le sentiment de l'infériorité nécessaire des personnalités gouvernantes. "Un gouvernement qui, sortant de la meilleure et la plus honnête, scandalise les peuples, doit être déposé", nous dit-il. C'est parler d'ordre, et ce fut bien dommage de voir finir dans un râle, un connu l'âme d'où se déversaient volontiers, dans la grâce et la paix", des conseils aussi subtils aux institutions conservatrices.

Il était la tolérance même et la transmutation en personne. Et c'est dire qu'il était né politique. "J'abous volontiers les frivoles", avouait-il tout bonnement, "et même je ne garde pas rancune aux gens de bien". Voici enfin la perle des locutions de choses dans l'art d'être poli, qui n'est pas politesse, oh non, celle, éminemment politesse, de flatter: "Apprenant qu'un de ses chanoines était au plus mal, l'évêque de Béziers l'alla voir dans sa chambre et le trouva à toute extrémité: 'Il avait dit le chanoine; je demande pardon à Votre Eminence d'être obligé de mourir devant elle'. Toutes faites! ne vous gênez point, — répondit monseigneur avec bonté". Mais débarrassons-nous de ce sujet. Vous l'avez embelli; mais il n'est pas gentil.

Politique, morale, philosophie, tout ce qui subit l'influence de votre plume, reçoit l'empreinte de

Brasileira -- Em sessão ordinaria de 17 de maio, de 1909, recebeu a Academia Brasileira a visita de Anatole France

votre originalité. C'est elle qui a paré de fleurs toutes les pages de vos livres. Voilà comment l'inimitié de votre distinction naturelle avec l'art vous attire au paradoxe, un de ces moments d'artiste, qui s'égrenent en scintillant sur vos doigts, insigies dans la magie littéraire. Dans le ciel de nos régions tropicales, chez la couleur excentrique des orchidées, qui peuplent de l'ombre silencieuse de nos forêts, l'un desseut de même l'aristocratie du paradoxe émanant la royale fleur de l'absurde, sous de formes étranges, d'une invention imprévue et ravissante. Ensuite, humaniste, bouquinier, vous aimes à nous émouvoir, de ces canines, de ces gemmes éclatantes, je ne vous en blâme pas. C'est souvent l'âme d'une auteur voluptueuse. Les natures humaines sont incapables.

Je ne cherche pas en vous le moraliste ou le critique. C'est plutôt sur l'art immortel que vous écrivez. C'est dans à dire que vos spéculations philosophiques jurent avec l'ordre ou la morale. Tout au moins celles-ci ne sont pas leur affaire. De la manière de votre œuvre il y a des horizons sur tous les problèmes qui intéressent l'intelligence humaine; et, si vous ne nous proposiez pas à l'audition, ou si vos solutions nous déplaissent, vos idées, vos herésies, vos réticences mêmes sont de celles qui l'élèvent le débat et enrichissent la pensée. Mais ce n'est pas là, certes, la substance de votre vocation. Une splendide, radieuse fleuraison d'art, un ineffable épouvantement de formes irréprochables, voilà ce que votre œuvre, finement délicate. Dans ce domaine de la beauté terrestre on ne détrone pas de leur Olympie les dieux de la gentillesse. Pheidias fait partie compagnie à Michel Ange.

Du reste, même sous les mouvements les plus violents de votre incrédulité il s'ouvre des percées d'une douce lumière, qui sourient à l'âme des cœurs, des traits d'innocence, de bonté, ou d'expansion dans les chutes les plus sombres. Vous souvenez-vous de ces religieux des thébaïdes de la source du Nil, possédé d'orgueil, de luxure et de mort? Il reut Dieu et le ciel, enlaidant dans ses bras le corps de Thais mourante. Mais, alors que les empêtres de la malheureuse se ferment pour toujours, tandis que les vierges entonnaient le chant sacré, la face du moine s'était faite noire et déformée comme son cœur. "Il était devenu si laid qu'en passant la main sur son visage, il sentit sa laideur." Dans votre "Histoire Comique" vous avez mis vous même la moralité dans ce moment final de Félicie Nautaui: "Qu'est-ce qu'il fait que je sois une grande artiste, si je ne suis pas belle?"

D'ailleurs, si votre œuvre est imbue d'ironie, elle ne l'est pas moins de pitié: à côté de l'ironie "douce et bienveillante", qui "nous fait la vie meilleure", la pitié, qui, en pleurant, "nous la rend belle". On ne saurait être méchant avec cette cordiale tempérance de commisération et de bonne humeur.

Dans votre production ondoyante et diverse, nenni tant de figures animées de votre haleine. Il n'est bien malaisé de reconnaître celle qui dessine la plus votre image intérieure. Me permettrez-vous, pourtant le timbré d'une conjecture? C'est dans le type de Jérôme Coignard, un Prothée d'esprit que vous-même, que l'on croirait voir passer plus fréquemment votre silhouette intime, on peut dire ce diacre serein, dont la lueur irisa lueusement vos écrits de nuancés harmonieuses. Ce subtiliser, aussi habile à effleurer les choses qu'à les approfondir, ce professeur de nonchalance

et d'hypothèse, d'extravagance et de raison, dont la langue passe de fois à autre, comme l'Ecclesiaste, disait un jour à son cher élève: Tournebroc: "Rien n'étonne l'audace de ma pensée. Mais prenez bien garde, mon fils, à ce que je vais vous dire. Les vérités découvertes par l'intelligence démentent ces rêves. Le cœur est seul capable de condurer ses rêves. Il versera la vie dans tout ce qu'il aime. C'est par le sentiment que les aménages du bien sont jetées sur le monde. La raison n'a point tant de vertu. Et je vous confesse que j'ai été jusqu'ici trop raisonnable dans la critique des lois et des mœurs. Aussi cette politique voulait-elle tomber sans fruit et se secher comme un arbre brûlé par la sécheresse d'avril. Il faut, pour servir les hommes, rejeter toute raison, comme un bagage embarrassant et s'élever sur les ailes de l'enthousiasme. Si l'on raisonne, on ne s'envolera jamais". Les "Opinions" de ce sage finissent par la vibration de cet hymne au cœur et à l'enthousiasme. Et voilà comment votre scepticisme s'élançait vers l'idéal, en s'appuyant sur les ressorts les plus puissants de la vie. N'est-ce pas, du moins ici, la philosophie la plus humainement vraie?

Mais votre philosophie n'est pas bien et beau votre force. Votre force, l'empire de votre vocation, consiste dans le charme et la noblesse de cet art inimitable, incommensurable, dont vous possédez en France, aujourd'hui, plus que personne le secret miraculeux. C'est là que se trouve l'essence de votre pensée, dans une transparence lumineuse comme le lit vert de nos plages sous les vagues dormantes. Ceux qui s'élèvent le plus de vos idées morales, s'éblouissent tout de même de l'amour, de la pureté, de l'harmonie de votre forme, dont la mesure et la correction nous rappellent souvent les marbres immuables. Or la forme, dans l'idéale de ses lignes, c'est presque toujours ce qui reste de la pensée, comme une amphore ancienne d'une essence perdue. Vos ouvrages nous élèvent à la sensation de la beauté parfaite, qui n'est pas tout à fait le vrai et le bien, mais qui en est un élément admirable. Fait tout simplement de clarté et d'esprit, votre style, d'un cristal fluide, frappé toujours d'un rayon de soleil, s'épanche et se meut, dans la langue de Rabelais et de Montaigne, de Voltaire et de Pascal, de Sénèque et de Renan, avec l'aisance de vos grands devanciers, de ces ancêtres impérissables. Maître de l'expression littéraire, arbitre de la grâce et bon goût, vous avez droit, entre tous, aux hommages des hommes de lettres.

Ces hommages, l'Académie Brésilienne vient vous les rendre bien ému, prise qu'elle est aux charmes du contact de l'enchanteur, dont il lui est donné aujourd'hui de serrer la main et d'écouter la parole.

Nous voyons en vous, dans ce moment, l'incarnation même de ce génie latin, dont vous avez rédit l'autre jour la gloire: de ce génie latin dont les ailes, s'étendant du côté de l'avenir, abritent la partie la plus glorieuse de votre continent et la plus grande partie du notre. Si vous revenez un jour sous ce climat, qui n'est pas hostile, vous le sentez bien, vous écoutez alors des voix plus dignes de vous; celles de nos écrivains, de nos orateurs, de nos poètes. Mais, si nos souhaits ne doivent pas être exaucés; si vous ne revenez jamais chez nous, nous espérons, tout au moins, qu'en racontant un jour en Europe les merveilles de notre nature, vous pourrez y ajouter quelques mots d'un bon témoignage à l'égard de notre civilisation.

Nous tenons aussi à vous remercier vivement de votre haute bienveillance envers l'intellectualité

brésilienne, ou président, à Paris, la séance consacrée à la mémoire de notre illustre et regretté maître Machado de Assis.

C'est encore avec la plus sincère effusion d'âme et la reconnaissance la plus profonde que nous venons vous exprimer à quel point nous sommes sensibles à l'honneur de votre visite. Nous en sommes touchés comme d'une distinction royale. Toute cette maison rayonne de bonheur. L'humble toit s'en souvient longtemps. Votre présence ici nous donne à sentir vivante, à notre côté, la splendeur solaire de cette grande France, qui a été la mère intellectuelle à nous tous, les peuples de cette race, et au sujet de laquelle on a pu écrire sans excès d'apologie: "Tant qu'elle existera, il en émanera de la lumière." Et c'est tout dire. Ce serait inutile d'y insister davantage, pour vous traduire une fois de plus l'admiration et le ravissement de ceux qui dans ce pays se sont habitués à vous suivre.

II

RESPOSTA DE ANATOLE FRANCE

Mr. Ruy Barbosa:

Vous avez eu la coquetterie de vous défendre de bien parler le français, et cependant vous nous avez donné une page charmante de littérature française...

Je vous l'assure, votre discours est une merveille. Et je m'y connais!

Vous me voyez très ému, très touché de me trouver au milieu de vous; mon regret de ne point savoir parler se double du chagrin de ne pouvoir exprimer comme je voudrais des choses que je sens si fortement.

Vous avez apporté sous votre beau ciel tout le passé du vieux monde et avez assumé l'effroyable tâche de réaliser ce qu'il peut contenir de beau et de grand. Vous vous êtes adopté les institutions de la vieille Europe en laissant de l'autre côté de l'océan leur cortège de pessimisme; et c'est l'optimisme qui sera votre guide, ce dont je vous félicite, car l'optimisme est une forme de courage plus commune que l'on ne pense.

Vous avez entrepris l'éducation de votre peuple, après avoir abandonné nos préjugés pour n'appliquer que les idées, les plus nobles, celles de justice et de vérité. Et vous présentez au monde réel d'admirable que vous n'avez pas de préjugé des races, si fatal à certains pays et dont ils ne se débarrassent qu'au prix de luttes sanglantes. Vous allez ainsi du palt en cela avec les plus grandes nations: l'Angleterre, par exemple, ne connaît point le préjugé des races.

Je suis heureux de rendre ici un hommage à M. Ruy Barbosa, l'heureux champion de cette grande pensée: la possibilité — je ne dis pas probabilité — de la paix universelle! Il faut se garder des erreurs génératrices et se prémunir contre les surprises du cœur, mais tout fait prévoir que par votre talent et par la chaleur de votre conviction vous aurez réservé à votre République la gloire d'avoir contribué à apporter au monde la paix universelle.

Je salut encore une fois cette Académie, qui représente une culture et un esprit si voisins des nôtres, et fait rayonner l'esprit latin avec tant de liberté et de simplicité.

"Revista da Academia Brasileira" — 36.

UMA FESTA FRANCO -- BRASILEIRA (*)

Ans 7 de abril de 1909, realizou-se em Paris, no amphitheatro Richelieu (Sorbonne) uma festa em homenagem a Machado de Assis, por iniciativa da "Sociedade dos Estudos Portugueses". Para presidir a essa sessão foi convidado Anatole France, o qual pronunciou o seguinte discurso:

"Nesta festa de intelectualidade brasileira, a que em tenho a grande honra de presidir, meu sócio compatriota, o dr. Richelieu, recitado à generosidade todos o mundo conhece um mostrando as simpatias que unem o Brasil à França; o dr. Oliveira Lima, ministro do Brasil em Bruxelas, membro da Academia Brasileira, vai deliciar-nos com aquela arte tanta vez aplaudida falando-nos de seu compatriota Machado de Assis, que o Brasil considera uma de suas maiores glórias.

Para mim, meus senhores, não creio haver demasiado longa o sentido dessa festa literária rendida nela a celebrado do gênio latino nos dois mundos.

E o gênio latino poderá ser



Anatole France, em uma carreira de Lral da Câmara.

expandidas brancas, ele sorria no se desprendiam, a beleza e a

ciência rebrilham. Em torno

de Roermon, em multidão,

ocorriam no túnica e cheios

de entusiasmo, levançaram a

Latinos dos dois mundos, or-

teito de marmore em que Julia galhemo-nos da nossa herança

comum. Mas saímos respeitá-la com o universo infelizmente esquecemos que a beleza antiga, a eterna Hélène, cada vez mais augusta e mais casta, de rapido em rapido tem por destino dor-se a raptores estrangeiros e à luz, em todas as raças, todos os clima, a novas Eufórdias cada vez mais brilhantes e mais belos".

Finalmente, a cidade tanto se emocionou com este espetáculo, que o papa Inocêncio, temendo que o culto pagão e impuro renascesse do corpo explêndido de Julia, fez desaparecer do Capitólio à noite, e enterrar em segredo; mas o povo romano nunca mais perdoou a recordação da beleza antiga que tinha passado diante de seus olhos.

Eis o eterno mito do gênio latino! Quando ele desperta, com de logo se desperta o pensamento humano; as almas

expandidas brancas, ele sorria no se desprendiam, a beleza e a

ciência rebrilham. Em torno

de Roermon, em multidão,

ocorriam no túnica e cheios

de entusiasmo, levançaram a

Latinos dos dois mundos, or-

teito de marmore em que Julia galhemo-nos da nossa herança

Falei depois o professor Charles Richelieu, que estava no Brasil em 1908, tendo em seguida a palavra o sr. Oliveira Lima, que pronunciou uma conferência sobre Machado de Assis.

A festa terminou por um grande entusiasmo de Anatole France, aclamado calorosamente por todos para que continuasse, cada vez mais fortes, a união e a amizade da França e do Brasil.

A essa festa estiveram presentes Olavo Bilac e Afonso Arinos, da Academia Brasileira.

"Revista da Academia Brasileira", n. 36.

OS DESENHOS DE



Desenho de Anatole France n.º 1
Capa para o cederno de desenhos
de P. — P. Prud'hon, frita a pena
por A. F. — Coleção J. L. (Jacques
Linn).



Desenho de Anatole France — Mu-
lher nua, estendendo os braços (Bi-
blioteca Nacional).



Desenho de Anatole France — Pro-
feta de Jonie para "La Brèche". — A
mena limpando a casa. (Coleção "La
Vie en fleur", 1922).



Aluna elegante



Desenho de Anatole Fra-
pinguim (Col. Cézado Lucio L.)



PEP

Desenho de Anatole France — Pro-
feta de ex-líbris à maneira de P.
P. Prud'hon. (Conjunto de trés
ex-líbris, desenhados por A. F. em
1916 para o capitão Paul Boule.
(Col. P. B.)



Desenho de Anatole France — Ca-
beça de mulher, segundo Ligier
Rigier, 1916.



Desenho de Anatole France — Mu-
lher se penteando — (1915).



Desenho de Anatole France —
Madame L. Arman de Caillavet.
(Croquis en sangüínea feito em
1906).



Desenho de Anatole France — Ve-
lha casa da rua Giacometti — Pra-
a Beuvilla dos Anjos (Agosto de
1912).



Desenho de Anatole France — A



Cativa — Desenho posto em uma
carta enviada de Taormina ao pri-
ncipal "Le Peuple" de Bruxelas (9-6-
1912).



Anatole France, numa caricatura
de Alarcos



Desenho de Anatole France —
mulher nua (3-7-1913).



Desenho de Anatole France — Um
príncipe egípcio.



Desenho de Anatole France — O
Monumento de P. P. Prud'hon em
Cluny (Croquis feito em Cluny, em
4-7-1920).



Desenho de Anatole France —
Pompeia (12-6-1913).



Desenho de Anatole France — Um
barco em Cairo, na Eubéa (36-
1908).

Desenho de Anatole France — A

igreja de Vigo em Portugal (1900).

ANATOLE FRANCE



Desenho de Anatole France — Símpolos e aparições d'átrio.



Um desenho de Anatole France

LA MORT D'UNE LIBELLULE

ANATOLE FRANCE

Sous les branches de saule en la vase baignées
Au people impur se tant, glace dans sa torpeur,
Tandis qu'on voit sur l'eau de grêles araignées
Pour vers les nymphéas que bâtie une vapeur.

Mais, planant sur ce monde où la vie apaisée
Dort d'un sommeil sans joie et presque sans réveil,
Des êtres qui ne sont que lumière et rose
Seuls agitent leur aimé éthère au soleil.

Un jour que je voyais ces sveltes demoiselles
Comme nous les nommons, orgueil des calmes eaux,
Rejoignant l'air par le bâilat de leurs ailes,
Se faire et se chercher par-d'ou les roseaux.

Un enfant, l'œil en feu, vint jusque dans la vase
Pousser son fillet vert à travers les iris,
Sur une libellule; et le rescou de gaze
Emprisonna le vol de l'insecte surpris.

Le fin corsage vert fut percé d'une épingle;
Mais ta très blessée, en un farouche effort,
Si dit jour, et, prenant ce vol subit qui cingle,
Projeta vers les jones son épingle et sa mort.

Il n'est pas convenu que sur un liege infâme
Sa brûante s'abîme aux yeux des étoiles:
Elle ouvrit pour mourir ses quatre ailes de flammes,
Et son corps se récha dans les jones familiers.

Chaville, mai 1870



Desenho de Anatole France — Au Livre d'Amour — projeto de m-

ostra para um ilustrador, 1927-1928



Desenho de Anatole France — Ba-

triste de Blois, existente em uma

das páginas de berço de "Dieux ont soif".

Desenho de Anatole France — Pro-
jeto de estatua para o parque de
"La Bachelerie".Desenho de Anatole France — A morte de Cleópatra — Croquis do
quadro de De Buffon (Musée de Rouen).

ÉPIGRAMMES FUNÉRAIRES

Anatole France

HIPPAS DE THARA, FILS DE LAKON

Passant, repous-toi. Cette sainte puissière
Court sur un homme pieux qui mourut à vingt ans.
Deux Eros sont gravés sur l'astile grossière:
L'un donne et l'autre enlève aux mortels la lumière,
Mais ils sont beaux tous deux et tous deux souriants.

Na revista "Le Lys Rouge" publicado na Sociedade Anatole France, Claude Roger-Marx publicou, em Julho de 1938, um interessantíssimo estudo acerca dos Desenhos de Anatole France. Nesse trabalho, remiu o exegeta desse aspecto do gênero do escritor francês uma coleção de trinta e tantos desenhos feitos em varia opção e em vários estados de espirito pelo autor de "Thaïs".

É desse trabalho de Claude Roger-Marx que extraímos os numerosos desenhos de Anatole France que vão ilustrando os diversos páginas deste suplemento, cada uma delas acompanhado de sua legenda, legendas todas de acordo com as indicações do autor do estudo.

DAPHNÉ, FILLE D'HERMÈS

La chrétienne Daphné, qui le siècle a blessé,
Gonfie, en l'éternité, pour elle commencé,
Le rafraîchissement de Jésus et du ciel,
Ainsi des fleurs d'absinthe elle a formé son miel.
Sa chair, qui doit un jour renaitre toute pure,
Fut placée en ce lieu par ses frères chrétiens.
Si quelque impie attente à cette sépulture
Qu'il meure le dernier des siens.



O CONDE

Era eu ainda apenas um colegial veterano quando Fontanet se tornou subitamente importante por seu título de barbeiro em direito, sua barba preceus, suas opiniões arrojadas. Era em 1866. Já tomava a palavra em reuniões de jovens advogados e escrevia artigos satíricos para pequenos jornais do "Quartier latin". Ao mesmo tempo que se ia tornando conhecido, alcançava o país a cobiçade, vantagem de que o meu amigo se aproveitava com a facilidade encantadora que lhe era peculiar em todos os casos. Conquanto não nos vissemos tão amigas como antigamente, demonstrava-me todavia mais simpatia do que nunca, coisa que muito me surpreendia. Tinha manha, tivemos o prazer de atravessar juntos o jardim do Luxemburgo. Esta-

— Sim, é exato.
— Na sua presença de exírito.

— Exírito? Não tanto.

— Era um pouco mole, aranhado. Bem sei que não deve ser julgado pela aparência, como em geral o fazemos. Mas, não te inquieta com o sr. Veulet te visto desembalçar da tua túnica?

Enfim, sem embargo do cuidado que ele punha em transfigurar-me, eu ainda heißtasse: — Não te incomodes, acrescentou. Esses três meses com o sr. Veulet te visto desembalçar da tua túnica?

Enfim, tive vontade de me desembalçar; mas sempre me pareceu de bom aviso não me opor a coisa nemittida. Portanto, não me opus. Assentamos que eu iria essa noite aos Fran-

ceral Scherman, contra os escravocratas, na Sibéria, sob as Stephen Allen Benson, contra os negros do Cabo das Palmas; em Varsóvia, sob as de Langievic, ao lado da senhora Tustowoloff; no Cáucaso, sob as de Schamyl, contra os russos; finalmente, só contra todos, a bordo de um navio negro.

— Nada é mais belo, exclamei.

— Nada, a não ser a palavra.

A noite não deixei de ir ao Francesco. Lá encontrei o sr. Fontanet, pai, o qual, num exírito, me apresentou ao sr. Veulet diante da estatua de Voltaire. O sr. Veulet estava cercado de amigos. Ao ouvir o meu nome, acenou-me com a cabeça, demonstrando alguma benevolência; mas eu só lhe vim a fama de homem superior. Sentia-me tão perburbado que me fui ocultar por detrás das que o ouviam. Daí contemplar a vontade: tinha o ar de um rei e parecia-me ter mais de meio século. Era muito alto e trazia ereta a cabeça. A cabeça dava a ideia do gênio e da virtude, sem que, em verdade, soubessem qual dessas duas ideias deviam primeiramente admirar. O erâo fazia-nos pensar não pelo volume, — era, no contra, assim pequeno e puntiagudo, porém, tão vivo, tão amavel, tão polido que, ao contemplá-lo, pensavam nas guerras, nas explorações, nos trabalhos longínquos em que se havia generosamente gasto. Refletia a lá com tal poder que se via respingar, deixando-nos em dúvida se eram os becos das que o iluminavam, ou se, realmente, os solos desses dias de viagens e batalhas haviam deixado nela alguma ralo glória. As rugas que lhe sublevavam a fronte, menos belas do que era para desejar, perdiam-se nas falhuras do erâo. Tinha os olhos preguiçosos e perdidos. Mas o que sobre tudo inspirava imponência extraordinária a face o rosto era o nariz, o qual, pôs as asombrosas dimensões, intimidava vastas presunções; descia firme e reto entre duas faces escavadas até a longa barba branca, que lhe dava a fisionomia essa resplandecente majestade que vemos nos vólos reais, e nos bisões do Brasil.

Imaginai, de certo, o aspecto venerável de acanhamento humano. O corpo, alto, magro e reto, represtava sobre o rosto que noutro qualquer poderiam parecer chato, mas que nele eram revestidos de belas magnificências, verdadeiro caleão de herói.

— Eu, disse ele, recebo jornais de todas as partes do planeta; leo gazetas urbanas, herzegovinas, croatas, bosnias, transilvânicas, cipriotas, argentinas, dominicanas, barbáreas, esquimóis, mafatas... e quando vejo entre as notícias que um moleiro de Murburgo

se meu camarote dizendo enigma: "Come isso e beba..."

No dia seguinte era eu secretário do sr. Veulet. Um dia, que eu comprava endereços no Böttin, mandou-me dizer o sr. Veulet que fizesse ao seu cabineiro. Apenas lá entrou pôs-se a soltar uns primidos roncos, acompanhados de respirações horríveis de todos os miasmas da face. Só que aterrada. Vendo o meu espanto, disse-me com bondade:

— Não é nada, apenas um reumatismo que contraiu por ter passado quatorze horas num vagão da Perman. Neste momento compreende-se com dureza o privilégio, causado por uma balha que ficou na cabine, de atrair-se sózinho uma Foresta de Texas. Pense-lhe, porém, que não de a isso mais importância do que eu mesmo, que me preocupo com essas coisas.

De fato parecia lá não sentir absolutamente os dores que, momentos antes lhe arrancaram tristes terríveis.

— Meu querido amigo, evitou, dentro em pouco estaria você behilé de a mim prestar bons serviços. Ainda não lhe falei da sua remuneração? F' justo e necessário que todo trabalho seja retribuído. Basta que diga uma palavra, uma se palavra, e eu lhe entregarei a quantia que você mesmo tiver fixado. Mas, se quer aceitar um mim e não se preocupe com o mim, não se preocupe com o resto. Até lá-lhe que não se arrependa.

A este palavrão, compreendi claramente que, a não ser imenso de mim mesmo, o menor gaguez e o mais leproso dos homens, entre o sr. dos parcos, devia alistar da sua espirito qualquer ração de salário. Foi o que fiz com um resto. E logo me felicitei por isso, pensando o sr. Veulet responder a esse gesto com um sorriso chato de promessa, ou com a assunção que talvez fortuna estivesse feita. Em seguida, descolou lentamente a sobreanca, levou a mão ao coração e sacudiu com um charuto aberto. Era um charuto muito vulgar. Max como é justo dizer-se que tudo está no modo por que se dá! O sr. Veulet estendeu-me esse charuto com um gesto tão ampio, tão magnífico, tão nobre, que compreendi eu me presentava com um charuto imperio.

A partir desse dia aplicamos ambos todos os nossos cuidados a circunscrição eleitoral do Sena-e-Marne. A falar verdade, conhecemos-la muito pouco. O sr. Veulet, que se descedentaria em todos os rios do mundo, nunca se delivereda nas margens do Marne. Fiquei encarregado de estudar as necessidades das populações, entre os sufragantes tanto solitários, consultando dicionários geográficos. Aprendi que essas populações são indústrias e agrícolas, donde conclui



ANATOLE FRANCE

ter-nos necessidade de roupas e tal, e desejámos viver em paz. Meu amo não economizava certo, os velhos, que traziam levam as roupas; mas os velhos homens encantadores que apresentam a oliveira aos velhos: "Tomai, dizia ele, vossa amizade, e de ide-to-la nos que queremos os anciãos se aproximarão de vos, para vos ensinar; assim também ha uma harmonia que aproxima os velhos, e essa harmonia que encanta fazer ouvir". E eu adorava esse bravo ancião, respeito de encantos que inspirava a paz universal. Inscrevi no seu programa: abolição das contas permanentes. Esquifei muitas pegatinas talvez a si mesmas como é que preconizava. Veulet desmarcou, no seu tempo, a noite e nos mostrou aí. Eu, porém, que não respiro nadado, entre os encantos e espírito.

Encenou em astúcia as cidades da circunscrição do Sena-e-Marne, comodamente. Veulet com ademãos de equilíbrio, uma como o elefante e o touro, a luta, a oposição. Deixou, vi, nos 12,000 votos vindos daí, no sr. Veulet declarações sobre a administração. E que vinha de combater um candidato igual, forte por seu mandado, várias vezes renovado, e por sua posição pessoal, — o tentei ganhar.

Alegrava-me de ver entre o sr. Fontanet, pai, de lego, bem romântico com suas expressões sobranceiras, suas faces ligeiras que queijo quebrado. Ao passo por mim, enviava-me cada ponto dos dedos um "oom da cordial, gentilza que tanto me encantava quando estava sempre cercado pelos amigos e era o único que me ouvia. Não abusava, entretanto, de favor que lhe emprestavam, a palavra polissemia pronunciava quatro ou cinco frases por sôlo, sendo que uma delas era sempre ressignificada e evocação do bom tempo ou "mádia Francesa", e para evocar essa deliciosa Mme. A.

E pena que a sua fraca e confundida, dia de nos fôr confundida.

Ao se voltarem, nadavam todos:

— Fontanet, o artista, não pôde das mãos.

Já fiz que eu lhe respondeu nas unhas. Tinham-as unhas, plantadas em dedos curtos e grossos. Muitas vezes acompanhava-o o filho, que me perguntava sempre se eu me desembalçava, e eu desembalçava um pouco, tudo, porém, um modo tão velho, acharia "má" palavras que me dava a prazer.

— Então disse-me o sr. Fontanet, O tal conde Morat, tentava a fazer das suas, ofereceu-me um estendardo a brinca-

Uma reliquia de Anatole France
— Uma página de "História Comique", com emendas do próprio autor.

vamos na primavera; e era lindo, a luz, que se curva pela folhagem ainda tenra, desce suavemente aos olhos; havia alegria no ar. Eu sentia vontade de falar de coisas de amor. Mas, enquanto os partidos ensinavam, não românticas e um pombo descançava pousado no ombro de uma estátua, olhava Fontanet:

— Venha-me uma boa noite! O sr. Veulet vai entrar na política ativa. Conseguimos convencê-lo de que, nas próximas eleições, se apresente candidato independente pelas circunscrições de Sena-e-Marne. E como precisa de um secretário particular para o período eleitoral julgo que lhe conviria esse cargo.

— Não sei se poderão desempenhá-lo...

— Oh! exclamou Fontanet, com essa graça encantadora que o fazia sorrir, — se fosse um cargo que exigisse dedicação, iniciativa, energia, eu não teria pensado em ti. Contingue-te muito bem; é inteligente, mas faltava desembaraço, espontaneidade.

Fontanet, dando de ombros, disse que eu lhe fazia perguntas ridículas, — coisa em que, sem resto, acreditei, pois sempre tive confiança nos que me haviam rido. Todavia, acrescentou que o sr. Veulet considerava que o sr. Veulet era a mocidade à liberdade das povos.

— Serviu, disse ele, como voluntário nos dois mundos. Combateu, aliás, no Peru, sob as ordens do general Pérez, contra os espanhóis; em Pittsburgh e no círculo de Corinto, sob as do ge-

se alegou no Uruguai, ou que um poeta subiu no Círculo, foi comido por um ligeiro ar ligeiro, mas veio-me nas olhos, e sinto-me, a um tempo, o no, a mãe, a esposa e os filhos desse desgraçado...

Impedi-me de ir por diante a campanha do teatro. Voltei

— Sim, é exato.
— Na sua presença de exírito.
— Exírito? Não tanto.
— Era um pouco mole, aranhado. Bem sei que não deve ser julgado pela aparência, como em geral o fazemos. Mas, não te inquieta com o sr. Veulet te visto desembalçar da tua túnica?

Enfim, tive vontade de me desembalçar; mas sempre me pareceu de bom aviso não me opor a coisa nemittida. Portanto, não me opus. Assentamos que eu iria essa noite aos Fran-

ceral Scherman, contra os escravocratas, na Sibéria, sob as Stephen Allen Benson, contra os negros do Cabo das Palmas; em Varsóvia, sob as de Langievic, ao lado da senhora Tustowoloff; no Cáucaso, sob as de Schamyl, contra os russos; finalmente, só contra todos, a bordo de um navio negro.

— Nada é mais belo, exclamei.

— Nada, a não ser a palavra.

A noite não deixei de ir ao Francesco. Lá encontrei o sr. Fontanet, pai, o qual, num exírito, me apresentou ao sr. Veulet diante da estatua de Voltaire. O sr. Veulet estava cercado de amigos. Ao ouvir o meu nome, acenou-me com a cabeça, demonstrando alguma benevolência; mas eu só lhe vim a fama de homem superior. Sentia-me tão perburbado que me fui ocultar por detrás das que o ouviam. Daí contemplar a vontade: tinha o ar de um rei e parecia-me ter mais de meio século. Era muito alto e trazia ereta a cabeça. A cabeça dava a ideia do gênio e da virtude, sem que, em verdade, soubessem qual dessas duas ideias deviam primeiramente admirar. O erâo fazia-nos pensar não pelo volume, — era, no contra, assim pequeno e puntiagudo, porém, tão vivo, tão amavel, tão polido que, ao contemplá-lo, pensavam nas guerras, nas explorações, nos trabalhos longínquos em que se havia generosamente gasto. Refletia a lá com tal poder que se via respingar, deixando-nos em dúvida se eram os becos das que o iluminavam, ou se, realmente, os solos desses dias de viagens e batalhas haviam deixado nela alguma ralo glória. As rugas que lhe sublevavam a fronte, menos belas do que era para desejar, perdiam-se nas falhuras do erâo. Tinha os olhos preguiçosos e perdidos. Mas o que sobre tudo inspirava imponência extraordinária a face o rosto era o nariz, o qual, pôs as asombrosas dimensões, intimidava vastas presunções; descia firme e reto entre duas faces escavadas até a longa barba branca, que lhe dava a fisionomia essa resplandecente majestade que vemos nos vólos reais, e nos bisões do Brasil.

Imaginai, de certo, o aspecto venerável de acanhamento humano. O corpo, alto, magro e reto, represtava sobre o rosto que noutro qualquer poderiam parecer chato, mas que nele eram revestidos de belas magnificências, verdadeiro caleão de herói.

— Eu, disse ele, recebo jornais de todas as partes do planeta; leo gazetas urbanas, herzegovinas, croatas, bosnias, transilvânicas, cipriotas, argentinas, dominicanas, barbáreas, esquimóis, mafatas... e quando vejo entre as notícias que um moleiro de Murburgo



Retrato de Anatole France — Duas folhas de notícias encontradas entre os manuscritos da época, depois de morte dele. Ao lado, mais um retrato de M. Bergeret.

M O R I N -

Anatole
France

dos jardineiros. Que cinis-
tico é o caso. Indignei-me
de saber que o presente desses
homens era uma manobra
de insignificante deslealdade.
Quando, iam em bom cam-
inhar, massas negócios. Um gru-
po de leitores ofereceu um ter-
mo a favorável a candidatura do
Senhor.

O meu mais ardente dese-
jo é que ele em resposta, era
o meu estudo e no reconhe-
cimento. Vos decidistes o contra-
rio das esforçadas popu-
lares que me honram com a
confiança. Na vida politi-
ca, no país há ocasiões sole-
nas que a abstenção seria a
única. Podes comdar comigo.
Estava travada a luta; cum-
pria sustentá-la. Enviou-me o
Senhor, capitão do distrito,
o secretário da redação do
"Independente" do Sena-e-
Marne, cujo redator-chefe era
o sr. Saint-Florentin.

Avisei o trm. disse de
modo comigo: "Possa eu ser útil
ao meu caro mestre e conhecer
as necessidades das populações
na circunscrição do Sena-e-
Marne.

Na proxima da estação, pux-
ou a calça pela jinela. Por en-
tre os salgueiros espreava o rio
nas águas de prata, indo per-
caminhar curvas graciosas, mas
não pude adivinhar-se-lhe ainda
por longo tempo as sinuosida-
des do curso pelas linhas de
chupins que o margeavam. Uma
linha e duas torres, emergindo
em meio da verdura, assinala-
vam o lugar da cidade, cujas
primeiras casas, dentro em
poco, eu avistava. Envoltiva-a
uma paz risonha; ali estava ela,
pequenina e clara, sob o céu
azul, onde leves nuvens bran-
cas se mantinham inóveis. Sua
voz aconselhava, repre-
sava, ameaçava, e
sempre intimava. E, contudo, eu
louvava para aí as discordias
públicas.

Indicaram-me o "Independente". Estava instalado ao pé
da estação, numa casa baixa
revestida de glicínias. Fui en-
contrar o sr. Saint-Florentin
no seu gabinete de trabalho:
escrevia, tendo-se libertado do
casaco e do colete. Era um ga-
rante, e mais cabulado que eu,
de resto, havia encontrado.
Com a barba e os cabelos mu-
ltos pretos, fazia a cada movi-
mento um rumor de crinas
arrasadas, e exalava um chei-
ro de fera.

Não suspendeu a pena à mi-
nha chegada; suando, bufando,
o peito nu, concluiu calmamente
o seu artigo. Só então,
perguntei o que eu desejava.
Quando lhe disse que o sr. Veu-
let me havia designado para
secretário da redação, respon-
deu, enxugando a fronte:

— Perfeitamente.
Perguntei-lhe em que consis-
tiam as minhas funções.
— E sempre a mesma coisa,
exclamei.

Urzia, confessar-lhe que eu
era de todo estranho ao jornalismo. Tal confissão, longe de
me prejudicar no seu conceito,
como eu receava, inspirou-lhe
repentina benevolência para
comigo. Sorriu, estendeu-me a
mão e convidou-me a jantar,
nessa dia, em sua casa, em fa-
mília. Deu-me o endereço e
acrescentou:

— Aos entrar, pergunte pelo
sr. Planchonnet; é o meu ver-
dadeiro nome. Fora deste gabi-
nete, não há mais Saint-Flo-
rentin, sim Planchonnet.
Tentei várias vezes fazê-lo
falar da candidatura do sr. Veu-
let, a qual muito me interessava.
Ele, porém, mostrou-se in-
diferente pelo assunto.

Não era entretanto o seu arti-
go, que lhe nessa mesma tarde.
Que fogoi servir-lhe de tema o
estandarda oferecido pelo can-
didato oficial à urnanidade dos
jardineiros. Com que calor se
indignava o meu redator-chefe

contra os presentes corrupto-
res! Passava alternativamente
da cólera à ironia, visando di-
retamente o conde Morin. Des-
crevia-o terrível, cheio de astú-
cia, perfídio, enfregando-se a
manobras tenebrosas, desenvol-
vendo na luta uma energia im-
placável, uma atitude surda
— o gênio da ambição e do fa-
naticismo.

— Enfim, disse comigo ao do-
brar o jornal, é muito melhor
conhecer a gente o seu adver-
sário!

Como tinha ainda uma hora,
antes de ir à casa do meu reda-
tor-chefe, fui esprecer num
nosquinhos situado a duzentos
metros da cidade. Era um gru-
po semi-selvagem de carpas,
bordos, fraxins, tilas, e liliás,
— um ramalhete baixado pela
brisa. Pareceu-me encantador.
Pareceu logo a amá-lo, prome-
tendo a mim mesmo conhecê-
lo, árvore por árvore, descobrir-
lhe as mais humildes plantas,
coronilhas e saxifragas, ver se
o "sélo-de-Salomão" al cres-
cia à sombra das mais grossas
árvores. Havia-o já percorrido
em várias direções, quando se
me desparou um velho sentado
num banco, onde depusera o
chapéu, as luvas, o lenço e al-
gumas frascos de remédio. Tinha
o rosto longo e pálido, o crâ-
nio estreito com algumas ma-
deixas grisalhas, os olhos me-
lanquicos, a boca descaída. Pen-
dia-lhe das mãos uma corda de
salazar. Contemplava aten-
tamente uma menina de cinco
anos que se entreteinha em es-
petar pequeninos ramos na
cabeça de um arroio estagnado. A
criança cujo vestido era guar-
neido de rendas, erguia de
quando em quando para ele
os seus grandes olhos, rodeados
de um círculo azulado. Era alva
e franzina. Ao concluir seu jar-
dininhos, sobraria, num sorriso,
os lábios pálidos. Vi então que
era velho, voltando o rosto enxu-
gava uma lágrima que lhe des-
lava pela face. Oculhei-me
para observar mais atentamente
e verifiquei que era antes
um enfermo que um ancião.
Trajava com elegância, mas os
movimentos eram desajeitados
e penosos: sem dúvida, a para-
lisia tolhera-lhe os membros e
adormecera-lhe na alma tudo
que não fosse o amor da doen-
tinha que brincava na areia ao
lado dele.

Esse encontro, que nada ti-
nha de extraordinário, deixou-
me dolorosa e profunda lem-
brança. A expressão dessa se-
melhante triste e sofrido, en-
sinava-me a inanidade de nos-
sas querelas e ambições ante o
destino. Esse homem, dizia eu
comigo, não se envolve em nos-
sas contendas, não se preocupa
absolutamente de eleições, e
está-pa a nossa piquenais mil-
sérias pelo favor terrível da
dor, que o coloca acima de nos-
outros.

Estas reflexões conduziram-
me à casa do meu redator-
chefe. Encontrei-o na sala de
visitas com dois ou três filhos
nos joelhos e outros pelos om-
bros. Tinha-os até nos bolsos
Chamavam-lhe todos "papai",
e puxavam-lhe as barbas. Não
era já o mesmo homem: trazia
uma sobrecasaca nova, ca-
misa branca e ressecada a
fazenda; mas o que o tornava
irreconhecível era o seu ar de
bondade e contentamento. A
sala, cheia de flores, era alegre
como ela.

Estendeu-me a mão enorme
e macia.

Entrou uma senhora, clara e
magra, algo já passada, mas
simpática, de cabelos louro-pa-
lidos, olhos de pervaiva, e gra-
ciosa, apesar do talho defor-
mado.

— Apresento-lhe a senhora
Planchonnet, disse-me ele.

Parecia ter orgulho da espo-
sa, e, realmente, era um gosto
vê-la; eu não poderia nunca
imaginar que um homem como
o meu redator-chefe pudesse

apresentar, por sua esposa, tão
encantadora pessoa.

Encantou-me a sua "toilette":
clara e leve, — e tudo quanto
posso dizer-vos. Nesse tempo
não sabia ainda analisar a "to-
ilette" de uma dama, nem se-
quer distinguir-lhe bem nitida-
mente a pessoa. Sei-o agora,
e é uma ciência a que não devo
nenhum prazer. A senhora
Planchonnet derramava o seu
encanto por tudo que a cercava;
a ordem do seu espírito e a
graca de suas idéias se refle-
tiam por toda a casa. Não que
esta fosse bonita por si mesma,
com o seu rosto de ladijhos vul-
gares e as traças enormes do
teto; nem era ricamente mobi-
lada. Aliás, o luxo e abundân-
cia de móveis não se harmoni-
zavam com a vida errante de
um jornalista como o meu re-
dator-chefe. Mas as tapeçarias
estavam ordenadas, trabalhos de
agulha habilmente arranjados,
algumas falanças pintadas, fo-
lhagens, flores, tudo isso recre-
va delicada e espiritualmente os
olhos. As crianças (vi que não
passavam de cinco) eram ro-
bustas, desconfiadas, de boas
cores, olhos bonitos; as pernas
e os braços nus formavam a
rodilhas um emaranhado de
maginifcas carnes rosadas, deli-
cadas da fina penugem; encarava-
m-nos todas, a um tem-
poco silenciosamente, com olhos fe-
rozes. A mãe desculpava-se da
iniquidade dos filhos.

Estavam sempre em mu-
dangas, de um lugar para ou-
tro, e es não tem tempo de
conhecer ninguém; são uns bi-
chinhos do mato, não sabem
nada, e como podem apren-
der alguma coisa se mudam de
cômodo se seis em seis meses? Henrique, o mais velho, já fe-
z dez anos, e não sabe uma pa-
lavra do catecismo; nem sei até
como poderia fazer a primeira
comunhão. Dê-me o seu brago.

Uma rapariga aldeia, de quem
a senhora Planchonnet não
desviava os olhos, trazia pra-
tos e mais pratos, caçar e aves,
que o nosso anfitrião, com o
guardanapo por baixo do que-
lo, o garfo de três pontas em
uma das mãos e na outra a
faca de cabo do pé de corça,
fazia colocar diante de si, mos-
trando todos os dentes e revi-
rando o branco dos olhos por
entre os pelos do rosto.

As marilhas entumeciam-se
ao cheiro das viandas. Com
os braços em arco, trinchava-
com habilidade as carnes bran-
cas ou pretas, servia de mesmo
fazendo os filhos, o hópe-
de e a esposa, demonstrando
inesperado prazer pelos manjares.
Tinha um ar terrível, feliz e bo-
nançoso. Dizia com riso mede-
nho colas inocentes. Era, po-
rem, no servir os vinhos, que
estendava toda a sua cordial-
dade de papão ingênuo. Com os
braços enormes, apanhava pelo
garfo, sem se abaixar, uma
das garrafas depositadas a seus
pés, enchiá até as bordas o copo
da mulher, que recusava em
vão, os dos filhos, que já to-
cavam com as carinhas
dentro dos pratos, e a mim tam-
bém, desgracado, que sorvia,
sem saborear, os vinhos tintos,
rosados ou brancos, ambeados
ou dourados, cuja idéa e pro-
cedência ele proclamava ale-
gremente. Enviajávamos assim
não sei quantas garrafas diver-
samente rotuladas, apesar o que
exímio à minha hospedaria
os meus sentimentos nobres
e ternos: tudo o que em minha
alma havia de heróico e amoro-
so vinha-me de roldão aos lá-
bios.

Tentei levar a conversação
para o sublime, mas não era
fácil mantê-la nessa altura,
porque se o meu anfitrião apro-
vava da cabeca as minhas mais
transcendentas especulações,
deixava-as, entretanto, morrer,
falando-me imediatamente da
escola, e prepara os cogumelos
nos comestíveis ou de qualquer
outro assunto culinário. Possuia



Anatole France no Rio, quando, em julho de 1909, veio fazer ojerendas no Municipal.

na cabeca um completo tratado
Planchonnet fosse amado por
dols homens dignos dela. Eis
por que resolvi sondar o coração
de Planchonnet.

— E vigoroso o artigo que
escreveu hoje, denunciando as
manobras do conde Morin...

— Ah! O torpedo desta ma-
nhã...

O torpedo... É uma expre-
são técnica e profissional, dis-
se comigo. E prossegui:

— Mas, afinal, quem é esse
conde Morin?

— Não o conheço, nunca o
vi. Dizem que é um parvo, mas
um bom homem.

— E como eu denotasse surpre-
sa, acrescentou:

— Não conheço ninguém aqui.
Há três meses, estava eu ainda
em Gap. Foi Ajunta Veulet que
(Continua na pág. seguinte)

O Cristianismo antes e depois de Jesus

A conferência que hoje publicamos foi realizada pelo autor, buscando-se, no texto que havia enviado para o "Municipal", a qualificação em que o original se perdeu, foi traduzida em português pelo escritor Roberto Gómez. Anatole France nunca possuiu o original da obra, nem fez quase de impressão, da qual só ficou a presente tradução, para nós sermos únicos vez nos jornais daquela época, sendo, portanto, quase inédita.

Maisas senhoras e meus amigos

... que ideias ouvir e ouvirdes, dar-me-eis boas e boas, tem alguma ideia muito particular e de um pouco bizarro.

... os versos, que fiz há muito tempo, e acompanhei, por um comentador, para aqui mesmo no seu vosso intenção, um poema sobre as ideias

... no tempo de Augusto sobre as origens e os desenvolvimentos do Cristianismo, elas, sem um assunto grave, austeridade pública e ao que o espero poder comunicar, nem tão noutra com ornamentos de ouro e suscetível. Minha intenção é usá-las e pregar que me possa achar de contentamento, de um grupo de poetas e pensadores.

... digo para vos pregar, em meu favor, mas para a vossa atenção benevolente.

... meu modo fôr por descrever, e um pouco fastidioso, os vossos antigos, e vos dizer da vossa reputação. Na qual, e particularmente, é tão elevado o que se faz da intelectualidade brasileira, que não haverá um momento sique em que o que de mais grande e mais ousado existe no mundo, e da vossa reputação.

Na qual, é tão elevado o que se faz da intelectualidade brasileira, que não haverá um momento sique em que o que de mais grande e mais ousado existe no mundo, e da vossa reputação. Na qual, é tão elevado o que se faz da intelectualidade brasileira, que não haverá um momento sique em que o que de mais grande e mais ousado existe no mundo, e da vossa reputação.

... pois bem, seja direito. Gostamos de veros quando são belos e somos muitíssimamente para ouvir os versos franceses.

... por que e com que fiamos? Pois eu não sei com isso?

... razão. Os versos devem dispensar comentários. E' provisão que se exprimam por vós mesmos.

Lamartine, no idealismo de sua brillante carreira, juntou um comentário às suas "Meditações" e às suas "Memórias"; este comentário foi julgado inútil e fastidioso.

Os lindos versos do poeta não justificavam dele. Mas aquelas que vos lerei, é, aliás, inútil o que não nasceram de uma inspiração tão feliz e tão fácil. E' como contém em poucas estrofes muitas ideias, que supõem justas sobre um assunto que interessa diretamente o coração da humanidade moderna: Lucifer, ao que penso, não seriam explicados.

De mais a mais a glosa, com que eu exclarecerel terá no mérito a vantagem de nos familiarizar desde logo com um poeta latino, verdadeiramente digno de estima. Horacio o amigo de Vergílio — o avisado Horacio, tão judicioso quando fazia o pensamento do seu belo fundo latino, tão elegante quando brilhava os poetas alinhavados.

O que vamos evocar, procurando favê-lo com exactidão, é uma circunstância da vida de Horacio, circunstância sem dúvida muito interessante mas de caráter extremamente particular: uma história sobre a qual se pode filosofar ao infinito e que deveria ser contada a tua voz, em um banho de berço.

Como me parece grande beleza, como se me alguma imponente vossa assembléa, co-

mo temo de aterar a voz para narrar uma temporada de Horacio em uma praia balnearia perto de Nápoles.

Mas elas a história, simples e familiar: O poeta Horacio, que, graças à proteção de Meleias, desfrutava, em paz, uma grande celebração, foi no decínio da vida procurar em Baies um inverno brando propício à sua saúde entaquecida.

Situada à beira-mar, na região mais bela da Campania, Baies era uma cidade balnearia muito frequentada.

Eram gabadas as virtudes medicinais de suas fontes, dos seus lagos fumegantes de água tépida. Era uma estação na moda, em que as pessoas ricas procuravam menos a saúde que o prazer.

Tudo quanto Roma possuia de elegante e vultoso a frequentava. E por isso as amantes viam com inquietude as amantes partarem, sem elas, para Baies.

O Poeta Propercio, enquanto sua formosa Cynthea, gozava as docuras dessa praia, sentia-se mordido de ciúmes e perguntava-lhes de Roma, em versos elegiacos, se ela se lembrava ainda na sombra das noites daquele que a amava com tanta ternura. Sabendo-a exposta às solicitações e às palavras cariocas exortava-a a deixar quanto antes essa praia corruptora, que suscitava tantas risadas entre amantes esses rochedos da costa encantada, escrúulos eternos da virtude feminina e amaldiçoava as águas de Baies, criminosas para o amor.

Enfim, os que tinham ócios iam divertir-se em Baies; e os homens variavam menos que se supõe na escolha dos seus divertimentos. Baies era como uma das nossas praias de moda, era o que Paul Bocquet chamou o "mar elegante".

Horacio não era lá muito rica; mas era amável e de certo modo figura na sociedade cultuada de Baies.

Foi ai que encontrou uma cortezia, a que deu em suas versos o nome grego de Leucónoe, ou porque ela efetivamente o tivesse, ou porque o poeta o escolhesse por uma questão de eufonia.

Devia ser mulher de uma recompensa elegância.

Para que uma cortezia possuisse em Baies uma "vila" e aparecesse em litera ou trânsito, era necessário que os seus talentos consagrados lhe houvessem grangeado já alguma riqueza.

Havia, em Roma, uma multidão de pobres mulheres que, do primeiro ao último dia do ano, iam e vinham sobre os ladeados úmidos ou poeirentos da Via-Sacra, à noite, com os vales atirados sobre as espinhas das margens do Eufrates ou Ilinhas do Orontes, saípelas de lama do Velabro, facilmente abordáveis e no entanto não desprezadas pelos conhecedores.

Propercio, um dia, juroz à de consagrar a essas mulheres.

Leucónoe não era uma dessas obscetas mercadejadoras de prazer. Pertencia à classe das grandes cortezias muito apreciadas na sociedade romana e muito solicitadas por serem as únicas mulheres com as quais se podia conversar.

Possuia essas algumas culturas e para triunfar na sua condição, tinham de exercitá-la, também na música e na dança. Diversas tinham mesmo alguma conhecimento poético.

Uma delas — é verdade que é um seu amigo quem o diz e ele era um poeta — dansava a saída das festas, parecia uma verdadeira musa quando executava no luth da Eolia trechos clássicos e fazia versos tão bem

gratificante Erima e Corina.

Os romanos não encontravam em suas casas mulheres tão cultas e tão agradáveis; e como nenhum preconceito lhes impunha a fidélidade conjugal, frequentavam, gostosamente e muito às claras as casas das cortezas.

Horacio, além de tudo, não era casado. Obedecendo a uma ordem de Augusto celebrava em seu verso o casamento, mas não o experimentava.

Qual a natureza da amizade que lhe ligou a Leucónoe? E' o que não sabemos; mas parece que ele nutria por ela uma verdadeira amizade. Escrevia em versos e dava-lhe os conselhos de sua tranquila sabedoria. Pode ser que ele se dirigisse aquela linda criatura, em linguagem moderada a pedido de algum importante e opulento personagem, pois estava muito em voga entre os poetas de então celebrarem os amantes dos patrícios. Não o creio, no entanto.

Aconselha à sua amiga não se aterrorizar inutilmente e não se deixar enganar pelos charlatões. Mas com um pedido de algum importante e opulento personagem, pode-se conceber a bela Leucónoe agitada por uma inquietação mais profunda e aterrorizada pelo mistério do destino. Leucónoe não é uma lata; é uma estranha e, sem dúvida, sob o seu nome grego, uma egípia ou uma síria.

Em Roma, no tempo de Augusto, as cortezas ricas ou pobres, as Delia, as Lycoris, as Tyndaris, as Lydia, as altivas amantes dos personagens consulares e as raparigas enaltecidas do Velabro eram quase todas, sob o olhar de todos os homens gregos, italianos, orientais, judias sírias, e, como diz o poeta, filhas do Eufrates e do Orontes.

Estas extravagantes curiosidades são de certo de todos os tempos e preocupam todas as classes de homens. Na antiga Itália o costume de consultar a sorte perdia-se na noite das idades heroicas. Mas na época de Augusto, ao mesmo tempo que subistiam as antigas e simples práticas latinas, esplanavam-se os processos mais prestigiosos dos caldeus e as superstíciones misturavam-seumas às outras sem se prejudicarem.

Della, cantada por Tibullo, antes de deixar o amante partiu com Messala, Carvinus, na expedição de Síria, consultou todos os deuses: três vezes fez tirar a sorte e por três vezes voltaram os mesmos presságios, anunciam todos que Tibullo voltaria. Della interrogava o futuro à moda latina: Leucónoe consultava os cálculos bacilianos.

Della, cantada por Tibullo, antes de deixar o amante partiu com Messala, Carvinus, na expedição de Síria, consultou todos os deuses: três vezes fez tirar a sorte e por três vezes voltaram os mesmos presságios, anunciam todos que Tibullo voltaria. Della interrogava o futuro à moda latina: Leucónoe consultava os cálculos bacilianos.

Era a mania da época. As mulheres acreditavam em todas as maravilhas da Ásia; as cortezas alimentavam rebanhos caídeus, astrólogos, adivinhos, aráspices, vendedores de milagres.

Horacio, que tinha muito bom senso, e que, sendo jaino, era o próprio critério, censurava a credulidade de Leucónoe, em uma ode bizarra, cujas palavras são estas:

"Não indagueis. Leucónoe nem é lícito sabê-lo, quantos dias os deuses nos concederão a mim e a ti, nem consulteis os cálculos bacilianos. Quão preferível é supor o que está para vir, seja o que for. Quer Jupiter te conceda ainda muitos invernos, quer o último seja este que agora impele o mar Thyrenno contra os pernados que se lhe opõem, entra em ti, apura os teus vinhos e emprende largas esperanças pela brevidade da vida. Enquanto fuiam, val fugindo o tempo invejado. Desfruta o dia de hoje e conta o menos possível de amanhã".

Neste pequeno e delicioso poema trata-se simplesmente de uma mulher frívola, que gosta de dinheiro e a tranquilidade, consultando os feiticeiros para saber o que está para lhe acontecer.

Pois bem! Os romanos não a deixaram ociosa e entreteve-as muitas horas. Veli-lheu im-

ediatamente a idéia de lhe dar uma ocupação séria. Nomearam-na guarda das suas pontes. Fizeram dela uma deusa municipal. Entim, não podiam aos deuses mortais, senão heróes e benefícios sólidos.

Mas desde a época de Bucílio e de Julio Cesar, ninguém lhe dava mais crédito e sabido o que sucedia quando, no dizer de Ciceró, dois amigos se encontravam.

O sacerdote romano era em suma um personagem simplesmente político. As cerimônias do culto tinham um caráter inteiramente nacional; qual era, pois, o interesse que podiam ter para ele as mulheres do oriente, vivendo em Roma da vida latina, fora das suas tradições, das suas grandes?

E que necessidade tinham do culto já quase apagado dos pastores do Lacio e dos soldados-campões que haviam conquistado o mundo? Pois não tinham vindo com elas para Roma as suas crenças e os seus deuses?

Toda mulher, através das mais loucas aventuras, guarda um deus querido nas dobras de suas vestes.

Assim não se encontravam na Itália os templos das suas divindades e sacerdotes orientais bem diferentes daqueles pontífices ateu da religião romana, sacerdotes a um tempo entusiastas e charlatões, eloquentes e absurdos, cheios de loucura e de amor, que lhes ensinavam o êxtase e a redenção.

Foi graças a elas que os cultos estrangeiros invadiram Roma; a elas, aos mercadeiros judeus, aos soldados, aos escravos.

Então Adonis e Mithra, Isla e Cybele, Attis, Serapis e Sabazios, usurparam na cidade eterna as honras devidas aos velhos deuses indígenas, dos proprietários e dos patriarcas.

Essas deuses e essas deusas tinham um caráter patético e sofredor, que contrastava com a inalterável serenidade de Jupiter e de Juno, de Marte e de Dióscuros.

Viu-se então a mãe das deusas — a boa deusa — levada pelas cidades, acompanhada dos seus sacerdotes — Cureus e Corybantes — dançando e flagiando-se com correntes que lhes dilaceravam as carnes.

O panteão latino apresenta em tudo a imagem de uma sóiedade bem organizada. Só continha deuses utiles, cada qual com a sua função especificada. Os Dióscuros, os dois irmãos de Helena, astros brilhantes, eram empregados pelos romanos como estatuetas ao serviço do Estado. Foram os Dióscuros que, montados em um cavalo branco, anunciam à Roma a vitória do lago Regilo.

As próprias ninhas ocupavam, nesse panteão severo, cargos civis e políticos. Lembravam de Juturna, cujo altar ainda hoje existe ao pé do P. Latino. Ela não parecia destinada, pelo seu nascimento, a aventuras e desgraças, a ocupar um emprego regular na cidadela de Roma.

As deusas — a boa deusa — levada pelas cidades, acompanhada dos seus sacerdotes — Cureus e Corybantes — dançando e flagiando-se com correntes que lhes dilaceravam as carnes.

No culto da boa deusa entraia o sacrifício de um touro, imolado pelo sacerdote à beira de um fosso junto ao qual ficavam os filhais para receber o sangue da vítima, com o qual se batizavam e se restauravam. As mulheres faziam se iniciar nesses mistérios ou assembleias intímidas aos homens. Levantaram-se templos consagrados a Isla, que procurou sobre a terra o corpo precioso do esposo, espostejado em quatorze pedaços e dispersando-as quatorze estatuetas da via dolorosa. Daí por diante a celeste vítima, o bom Ostris, irmão e esposo de Isla, reinava sobre os mortos.

Isa tinha templos em todo o mundo romano, um culto deslumbrante, um clero numeroso e fanático — sacerdotes vestidos de linho branco, sacerdóciias que tocavam o vistro sacerdotal.

Operava cuitas, como testemunharam os inúmeros quadros votivos suspenso em seus templos.

A amiga de Propercio, a bela Cynthia que parece ser de sangue e cujo nome era Hostia, tinha por Isla uma devoção toda especial. Todos os anos celebrava, em companhia das mulheres piedosas, as solenidades da deusa e velava durante dez noites no santuário. Era uma santa deusa, em que depois de haver chorado no sono de siroto a

Anatole France e a América Latina --

De RONALD HILTON
(University of British Columbia,
Vancouver, Canada)

Anatole France anti-nacionista, antinaturalista, antinacionalista; Anatole France, já desencantado de tudo, olhava com desdém o Novo Mundo. "Ce sont des enfants, ces Argentins", de nacionais nem de religiões; em aqui o aspecto mais nobre do projeto de viagem conhecido do seu gênio. Mas há Mme. Caillavet veio à Vila Said outro Anatole France, em evidência e fez uma cena. Queria à força demente contradito com o presidente, esta proclamava que não podia haver contradição nenhuma. E' o ver dísculpas para ele, uma Anatole France apostólico do ver que sua "légion" era coluna



ANATOLE FRANCE

mundão latino, que deu a um de seus livros o nome de "Le Génie latin". A expressão "mundo latino" encerra ideologias opositivas para uma significativa catolicismo conservador, hierarquismo tradicional; para outros — e entre estes é preciso contar Anatole France — significa bom, pão, paganismos, direito romano, ceticismo, racionalismo. Para estes, o cristianismo não é mais do que uma deformação do gênero latino, imposta pelos judeus. Há outro problema. Que representa, dentro do mundo latino, a América chamaada "latina"? Para uns é uma degenerescência, e para outros um novo florescimento do mundo latino. Que pensava Anatole France deste problema delicado e difícil? Nossas informações sobre este assunto resultam da viagem que fez, em 1909, à América do Sul. Desgracadamente, porém, os documentos que temos são contraditórios.

A notícia mais completa que possuímos da viagem de Anatole France ao Novo Mundo se encontra em Jean-Jacques Brousson, "Itinéraire de Paris à Buenos Aires". Este livro — anedótico e de constituição débil — é companheiro desse outro tão conhecido, que teve um êxito escandaloso"; "Anatole France em pantoufles", retrato nada reverente de um velho cínico, cuja paixão era a erudição. O secretário do mestre nos conta que Anatole foi convidado a dar, em 1909, uma série de dez conferências em Buenos Aires. Os honorários variavam de quinhentos francos. Deveriam — incompleteza liberdade quanto ao tema das conferências. France acabava de publicar sua volumosa obra sobre Joanne d'Arc, fruto de vinte anos de trabalhos, e para mudar de atmosfera queria começar uma obra sobre Rabelais. O cura de Meudon seria, pois, o objeto de suas conferências. O mestre, porém, não queria aceitar a oferta. Sua protetora, Mme. de Caillavet, não queria suportar a separação.

Na primeira vez o Novo Mundo, um francês econômico, e a América latina. A colônia francesa de Recife mandou ao mestre parisiense um telegrama de felicitações e uma cesta de frutas exóticas, que ele não pôde ou não quis comer. Na Bahia encontrou recepção oficial: as duas colinas deixaram indiferença o velho obsceno. Todos os viajantes se entusiasmaram com a beleza de Guanabara, no Rio de Janeiro: ele não manifestou nenhuma emoção. Veio saindo a bordo uma delegação de brasileiros. France, cuja atencional era monopolizada por certa atriz rotunda e já madura, fingiu uma enfermidade grave e não quis receber a delegação. Mais teve, apesar de tudo, de se submeter à recepção que lhe preparara a Academia Brasileira de Letras. Em seu discurso, o presidente da augusta assembleia elogiou o estilo de Anatole, censurando, porém, a imoralidade dos seus escritos. O mestre, hipócrita incomparável, respondeu trivilmente. Terminou com um panegírico do Brasil: "O Brasil é grande! Sóis filhos de vossa juventude, comez que nous le sommes de notre vieillesse". Acorreu para a república neo-portuguesa um futuro brilhante: "C'est à Rio que vens refugiar Pallas-Athena". Na Biblioteca, France fez algumas alusões ironizantes às inúmeras que comiam as formosas encadernações. No palácio imperial, agora presidencial, onde houve um banquete, France admirou certo quadro do imperador, artista e mocoso; e não chegou a compreender porque o haviam destronado. Os brasileiros reprenderam France por ir dizer suas conferências na Argentina; os argentinos, afirmavam, são uns selvagens. Em Montevideu, o mestre não desceu à terra: as pessoas que vieram a bordo para saindo-lhe fez um discurso cheio de hipocrisia de sempre, afirmando a admiração e o afeto que tinha aos uruguaios.

Certo juiz de Buenos Aires pôs sua casa à disposição de Anatole France. Escreveram-lhe, então, um grupo de socialistas militantes, dizendo que o ditto juiz era um horrível reacionário, e que o mestre estava na obrigação moral de recusar o seu convite. O epicúreo, socialista dilettante, não fez caso do aviso, argumentando que ia à Argentina realizar conferências literárias e não políticas. No capital argentino, France se instalou no esplêndido palácio do juiz, que ainda mostrava videntemente ao hóspede os tesouros artísticos que estavam guardados ali. Brutalmente, um aposento, France afirmou que eram todos falsificados, e que o juiz e seu pai não eram sendo uns ricaços ingênuos.

Embarcou em Cherbourg, com Brousson, a bordo do vapor inglês "Amazon", da "Royal Mail Line". A separação da Caillavet provocou uma cena bastante angustiada. Ela levou o seu criado François para acompanhar Anatole France na viagem, e este tinha como missão secreta lhe dar as notícias mais exatas sobre as conquistas e aventuras do velho galo e pouco fiel. Viajou, também, a bordo uma troupe da "Comédie Française" em sua companhia Anatole passou a maior parte da viagem com o intuito de viver suas saudades. Em Lisboa, os esquerdistas portugueses prestaram à France uma entusiástica recepção, oferecendo-lhe um banquete demolidor academicamente para o velho amoral. Na Ilha da Madeira, visitou os portos obrigatórios de turismo, mas não manifestou nenhum entusiasmo, nem tentou o menor esforço de compreensão. O não mereciam a sua atenção. Enquanto isso, as conferências do mestre continuavam sendo

sas de recordação para Buenos Aires e os argentinos. A cultura entre France e Brousson teve lugar em Buenos Aires, dias antes de seu embarque; a cena da cida, contada por Brousson, é pura invenção. Para a viagem em Montevideu, São Paulo e Rio de Janeiro, onde deu conferências sobre Augusto Comte e Pierre Laffitte — Anatole France levou Calmettes consigo como secretário. Um vapor da Companhia Mithailovich, o Vienna, levou-os a Montevideu, onde ficaram no Hotel Lanata. O vapor Oropesa, levou-os depois ao Rio, e daí a Cherbourg. O Danubio, do Royal Mail Line. Ao chegar a Paris, France rompeu imediatamente com Mlle. Brindabe, nem sequer desceram juntos do trem. De maneira que a história de Brousson sobre o drama triangular é pura invenção, quer dizer, uma mentira indecente.

Quem nos conta a verdade, Brousson ou Calmettes? Brousson, sem dúvida, exagera e, pode-se dizer, distorce certos episódios. Mas o seu retrato de Anatole France é mais humano, mais íntimo que o estatuto oficial de Calmettes. Seguramente, ele conhecia melhor o mestre. Calmettes — que fala conscientemente e com detalhes precisos — dá certamente a impressão de dizer: Eu também conheci o mestre!

O curso sobre Rabelais, realizado na América Latina, ocupa as páginas 1-265 do volume XVII de suas "Oeuvres complètes". É estranho que o caro auditório destas conferências haja espatulado as gentes, já que não é mais do que "un cours élémentaire sur Rabelais", como confessa France na dedicatória. E' sobretudo o autor era Pierre Calmettes, o pintor de quem Brousson havia feito uma breve referência, o artista mediocre e interessado que queria se aproveitar da viagem de France para vender suas telas na Argentina. Calmettes, ao contrário, fala como se houvesse sido um íntimo do mestre durante a viagem, quase com o mesmo título que Brousson. Havia evidentemente uma rivalidade surda entre os dois. Em seu artigo, Calmettes analisa a narrativa de Brousson, incidental por acidente, com o objetivo de provar que ela constitui uma deturpação total da realidade, uma deturpação engenhosa e sobretodo maliciosa. Calmettes conta que o conservador Labédens enviou como embaixadores a grande atriz Mme. Moreno e o secretário da dití organização, o poeta Juan Pablo Echagüe, para persuadir France a que fosse a Buenos Aires, onde dariam no Teatro Odeón, durante o mês de junho de 1909, uma série de conferências. A parte técnica da excursão foi entregue a um especialista parisiense, M. A. Cather. Anatole France animou Calmettes no sentido de acomodá-lo na viagem, mas Brousson se fez convidar graciosamente a uma dupla mentira, contando aos organizadores que o mestre insistia em que seu secretário o acompanhasse, e ao mestre que o Conservador lhe havia convidado a dar em Buenos Aires uma série de conferências sobre Jean-Jacques Rousseau. A atriz a quem Anatole France se achava chama-se Jean Brinckman; Calmettes fala sempre dela com muito respeito. Outro objecto da trama de Brousson, o juiz Lapaillet, que vivia num formoso palácio da Calle Andes, de Buenos Aires morreu, seguindo o Calmettes, uma referência cortez e ironizante. No ano seguinte — 1910 — Calmettes fez outra viagem à Argentina. France encarregou-o de levar as suas telas coleção de desenhos de grande mérito artístico, e uma afeição carioca que, fora de contesta pessoal, continha frases muito carinhosas de recordação para Buenos Aires e os argentinos. A cultura entre France e Brousson teve lugar em Buenos Aires, dias antes de seu embarque; a cena da cida, contada por Brousson, é pura invenção. Para a viagem em Montevideu, São Paulo e Rio de Janeiro, onde deu conferências sobre Augusto Comte e Pierre Laffitte — Anatole France levou Calmettes consigo como secretário. Um vapor da Companhia Mithailovich, o Vienna, levou-os a Montevideu, onde ficaram no Hotel Lanata. O vapor Oropesa, levou-os depois ao Rio, e daí a Cherbourg. O Danubio, do Royal Mail Line. Ao chegar a Paris, France rompeu imediatamente com Mlle. Brindabe, nem sequer desceram juntos do trem. De maneira que a história de Brousson sobre o drama triangular é pura invenção, quer dizer, uma mentira indecente.

Quem nos conta a verdade, Brousson ou Calmettes? Brousson, sem dúvida, exagera e, pode-se dizer, distorce certos episódios. Mas o seu retrato de Anatole France é mais humano, mais íntimo que o estatuto oficial de Calmettes. Seguramente, ele conhecia melhor o mestre. Calmettes — que fala conscientemente e com detalhes precisos — dá certamente a impressão de dizer: Eu também conheci o mestre!

O curso sobre Rabelais, realizado na América Latina, ocupa as páginas 1-265 do volume XVII de suas "Oeuvres complètes". É estranho que o caro auditório destas conferências haja espatulado as gentes, já que não é mais do que "un cours élémentaire sur Rabelais", como confessa France na dedicatória. E' sobretudo o autor era Pierre Calmettes, o pintor de quem Brousson havia feito uma breve referência, o artista mediocre e interessado que queria se aproveitar da viagem de France para vender suas telas na Argentina. Calmettes, ao contrário, fala como se houvesse sido um íntimo do mestre durante a viagem, quase com o mesmo título que Brousson. Havia evidentemente uma rivalidade surda entre os dois. Em seu artigo, Calmettes analisa a narrativa de Brousson, incidental por acidente, com o objetivo de provar que ela constitui uma deturpação total da realidade, uma deturpação engenhosa e sobretodo maliciosa. Calmettes conta que o conservador Labédens enviou como embaixadores a grande atriz Mme. Moreno e o secretário da dití organização, o poeta Juan Pablo Echagüe, para persuadir France a que fosse a Buenos Aires, onde dariam no Teatro Odeón, durante o mês de junho de 1909, uma série de conferências. A parte técnica da excursão foi entregue a um especialista parisiense, M. A. Cather. Anatole France animou Calmettes no sentido de acomodá-lo na viagem, mas Brousson se fez convidar graciosamente a uma dupla mentira, contando aos organizadores que o mestre insistia em que seu secretário o acompanhasse, e ao mestre que o Conservador lhe havia convidado a dar em Buenos Aires uma série de conferências sobre Jean-Jacques Rousseau. A atriz a quem Anatole France se achava chama-se Jean Brinckman; Calmettes fala sempre dela com muito respeito. Outro objecto da trama de Brousson, o juiz Lapaillet, que vivia num formoso palácio da Calle Andes, de Buenos Aires morreu, seguindo o Calmettes, uma referência cortez e ironizante. No ano seguinte — 1910 — Calmettes fez outra viagem à Argentina. France encarregou-o de levar as suas telas coleção de desenhos de grande mérito artístico, e uma afeição carioca que, fora de contesta pessoal, continha frases muito carinhosas de recordação para Buenos Aires e os argentinos.

Onde está a verdade? Anatole France admirava sinceramente a América Latina? Ou

France, homenage de la juventude, do Uruguai e do Brasil, deslizava frases como esta: "não se fizessem um só bendito. Vejam-se os jornaços latinos-americanos daquele ano para julgar. Muito, ainda uma nota especial, o livro A. M. Anatole France, "Hommage de la juventude de

desenhos de grande mérito artístico, e uma afeição carioca que, fora de contesta pessoal, continha frases muito carinhosas de recordação para Buenos Aires e os argentinos. A cultura entre France e Brousson teve lugar em Buenos Aires, dias antes de seu embarque; a cena da cida, contada por Brousson, é pura invenção. Para a viagem em Montevideu, São Paulo e Rio de Janeiro, onde deu conferências sobre Augusto Comte e Pierre Laffitte — Anatole France levou Calmettes consigo como secretário. Um vapor da Companhia Mithailovich, o Vienna, levou-os a Montevideu, onde ficaram no Hotel Lanata. O vapor Oropesa, levou-os depois ao Rio, e daí a Cherbourg. O Danubio, do Royal Mail Line. Ao chegar a Paris, France rompeu imediatamente com Mlle. Brindabe, nem sequer desceram juntos do trem. De maneira que a história de Brousson sobre o drama triangular é pura invenção, quer dizer, uma mentira indecente.

Continua na pág. 316

Diálogo do Sr. Bergeret na América - Tristão da Cunha

Bibliografia de

(Continuação da pág. 31)

41 — "L'Année d'Amérique" —

42 — Calman-Levy — 1909.

43 — "Clio" — Calman-Levy

— 1900.

43 — "Jean Guttenberg" —

Pellizan — 1900.

43 — "Villes et paroisses de la Ville et des Champs" —

Hachette — 1903.

45 — "M. Bergeret à Paris" —

Calman-Levy — 1901.

46 — "Le Procureur de la

ville" —

47 — "Madame de Lucy" —

48 — "Mémoires d'un V

tan" —

49 — "L'Affaire Grimaud" —

Pellizan — 1901.

50 — "Opinions Sociales" —

I e II, Société Nouvelle

Librairie et d'Éditions —

51 — "Histoire Comique" —

Calman-Levy — 1903.

52 — "Craquibulle" —

Calman-Levy — 1903.

53 — "Sur la Pierre Blanche" —

teatro em 1903, enc. se publicada em 1905 — Calman-Levy

— 1905.

54 — "Un chapitre inédit de la vie de M. Bergeret" —

Pellizan — 1901.

55 — "Craquibulle, Putain, Biquet et autres récits profligés" — Calman-Levy — 1904.

56 — "A la Lumière" — 1911.

57 — "Le Parti Noir" —

Société Nouvelle de Librairie et d'Éditions — 1901.

58 — "L'Eglise et la République" — Pellizan — 1903.

59 — "Le Jour de Notre Dame" —

60 — "Sainte Euphrasine" —

1906.

61 — "Pour le Proletariat" —

1906.

62 — "La Vie de Jeanne d'Arc" — Dois volumes — Calman-Levy — 1903.

63 — "Vers les Temps meilleurs" — Pellizan — 1906.

64 — "L'Ile des Pingouins" — Calman-Levy — 1908.

65 — "Les Contes de Jacques Tournesbroche" — Calman-Levy

— 1903.

66 — "Sugette Labouisse" —

67 — "La Comédie d'un couple qui épouse une femme musicale" — 1913.

68 — "Dialogues aux enfers" —

69 — "Les Sept femmes de la Barbe-Bleu et autres Contes Merveilleux" — Calman-Levy

— 1909 — "Aux Etudiants" —

1918.

70 — "Les Poèmes du Souvenir" — Pellizan — 1910.

71 — "La Caution" — 1913.

72 — "Les Dieux ont sol" —

Calman-Levy — 1913.

73 — "Le Génie Latin" —

Lemerre — 1913.

74 — "La Revolte des Anges" — Calman-Levy — 1914.

74 — "Sur la Voie glorieuse" —

Champion — 1915.

76 — "Ce qui disent les morts" — Hélio — 1916.

77 — "Le Petit Pierre" —

Calman-Levy — 1918.

78 — "La Grèce et la Patrie" —

1918.

79 — "Stendhal" — Les Amis d'Edouard — 1920.

80 — "Marguerite" — André Coq — 1920.

81 — "Le Comte Morin" —

Mornay — 1921.

82 — "La Vie en Fleur" —

Calman-Levy — 1922.

83 — "Dernières pages inédites d'Anatole France" —

bibliées par Michel Cordier —

Calman-Levy — 1925.

84 — "Les Autels de la peinture" —

à Paris, 1885 — 1926.

85 — "Le Marquis d'Ost" —

(Comédia) — T. XIV das "Obras Completas" — Calman-Levy — 1926.

87 — "Rabelais" — Calman-Levy — 1930.

88 — "Trois Comédies" —

Calman-Levy — 1932.

89 — "Pages d'Histoire et de

Littérature" — Contendo introduções e prefácios para

varias edições de diferentes autores

franceses e estrangeiros —

Publicação pela primeira vez co-

unida — T. XXIV das "Obras Completas" — Calman-Levy —

1934.

Nos jardins da Beira-Mar. Crepúsculo. Saem os deuses mortos e conversam, e dixem, na beira do lago:

1.º SOMBRA

O Mestre anda sobre as águas...

2.º SOMBRA

Vai à Argentina. Conhecerá o Demos, como o professor Ferreira...

1.º SOMBRA

Argentina... Rio da Prata... Nomes cantantes e sonoras, fazem pensas no Dinheiro...

2.º SOMBRA

Que tem o dinheiro?

1.º SOMBRA

O Dinheiro é um deus moderno e magnífico, embora não dase muito tempo desacreditado.

2.º SOMBRA

Estais lírico!

1.º SOMBRA

Eu gosto da força.

2.º SOMBRA

Eu não gosto de soma.

1.º SOMBRA

O somb é uma utilidade. O ridículo do individuo pôde ser uma virtude nacional. A nação é como a espécie; vive muita vez do mal feito ao individuo, lá o dizem os físicos. Os povos começam tomando a cultura o que podem. Primeiro os gestos. E à força de repetirem os gestos dela, acabam por ter a ilusão do seu espírito, e vão se afeiçando à imagem que se criaram, e chegam a acabar idênticos a ela. Vêde os norte-americanos. Faltam-lhes graças. Mas não têm hesitação, e é certo que já fizeram alguma coisa que parece nova sob o sol...

2.º SOMBRA

Os sky-scrappers...

1.º SOMBRA

A organização da vida à maneira do seu tempo, sem demoras de tradição, que neles sejam artificiais. Mas que lassas de sky-scrappers! Não fui vê-los diretamente lá, mas há dias encontrei uma estampa moderna, que mostrava um grupo desses edifícios surgindo entre nuvens, olhados de baixo e de longe pelos píquens humanos. E vive como uma visão sugestiva de campanários medievais em ponto cílico.

2.º SOMBRA

Quanto otimismo!

1.º SOMBRA

São seguranças de quem está morto. O pessimismo não será tanta vez uma altitude de prudência?

2.º SOMBRA

Mas que pode a América mostrar a um grego?

1.º SOMBRA

Tanta coisa bela e nova há por aí...

2.º SOMBRA

Que esconderão com certeza, para mostrar o que não têm, ou o que não daviam mostrar. Ele não espera a Acrópole, mas goitará de ver homens energicos e preciosos, resolutos na ação e dominando a vida, que lhe lembrasse o velho Cadmus. Vera elatione verbosa e literatos doutrinários...

1.º SOMBRA

São entes divertidos...

2.º SOMBRA

... E verá a caricatura das cidades europeias, com seus defeitos piedosamente copiados e sem os seus encantos inimitáveis.

1.º SOMBRA

Mas quem nos diz que não irá ver a nossa vida curiosa e os nossos homens vivos? A paisagem, o campo e a floresta, as sombras úmidas e o sol imenso, e as ruínas do passado colonial, podem dar arrepios novos a nervos desabusados. Vêde as velhas cidades de Minas, os campos onde reinou o ouro e os homens foram opulentos e trágicos, e onde hoje, exaustos, ainda sonham com o ouro num clima meio religioso de saudade e de misteriosa esperança...

2.º SOMBRA

Fica certo de que não verá nada disso. Antes lhe farão ser a curiosa Constituição da República

1.º SOMBRA

... E há ainda os velhos ritos do homem da terra, isolado com um grupo de outros homens; a antiga dignidade patriarcal, a sagrada hospitalidade... Há a fazenda, a um tempo feudal e bíblica, e os laços familiares do senhor e do servo.

2.º SOMBRA

Nada disso verá! Mostrar-lhe-ão a Avenida Central, com Rio, 1909.

seus passeios hortícolas, seus horrores de arquitetura, e os postes de luz elétrica obtidos num concurso de Irm... E a Caxa de Conversão com aquelas colunas suspensas no ar...

1.º SOMBRA

Há o Passeio Público...

2.º SOMBRA

E no Passeio Público um ignobil barracão bastante para cobrir toda a beira da paisagem. Há a surpresa da batuta da Rocinha, que era uma das harmonias do jardim, e logo viria a do gradil do Campo de Sant'Ana...

1.º SOMBRA

Sombra irritada, apesar dos nomes, este é um país de grande horizonte e clima generoso...

2.º SOMBRA

Encurecido pelas nuvens da declamação teórica, frasologia, sentimentalismo, e uma infinita madruraria verbosa.

1.º SOMBRA

Não lhe faltam espíritos leídos que entendam a glória da natureza e a beleza da luta, e a um tempo a macilência ofensiva e o perfume embriagador da terra ferida — de que se alimentam fortes obras e sonhos harmoniosos.

2.º SOMBRA

Sim, mas passam despeçados, não menos que a vogna sombra divina que ninguém vê.

1.º SOMBRA

E' certo que são poucos e não fazem escola. Mas é já alguma coisa poder mostrar um panhado quase heróico, os artistas desinteressados, os que desejaram a realizar a vida em beleza, e não notando o sonho que vivem.

2.º SOMBRA

Quantos?

1.º SOMBRA

Que importa? Vêde, há o sr. Nabuco, filho pródigo de Renan, que ainda não tornou a casa paterna. O sr. Mario de Alencar é agudo e elegante. O sr. João Ribeiro sabe as subtilizações da palavra... E a presidi-los, aquele fantasma gracioso e doce que lá anda no Inferno a conversar com Virgílio, seu irmão e irmão do viajante.

2.º SOMBRA

Mas haverá um que sorria em silêncio, e o seu silêncio significaria coisas grandes, cose grande.

2.º SOMBRA

E muitas coisas sério ditas, e muitas outras esquecidas...

1.º SOMBRA

E neste jogo do silêncio e das palavras veras que a América sabe receber os deuses e os netos dos deuses.

2.º SOMBRA

Reabrirão a questão Dreyfus, exigirão conclusões e certezas. E o fantasma estará presente. E falará neles da graca e da harmonia do mundo, que notou e celebrou com voz tão clara.

2.º SOMBRA

O louvor será enorme. Do viajante dirão, como já disseram, que é um criador de homens, como Flaubert...

1.º SOMBRA

Talvez não digam nada, e alguns saberão calados que para isso lhe falta o dom da vida; mas que, num jardim bem seu, foi um artista incomparável, um mago engenhoso e divino, que, para divertir e ensinar a criança humana, atrás dos seus bonecos filosóficos, múltiplos e contrários, conta-nos sorrindo todo o mal e todo o desejo da terra.

2.º SOMBRA

Elogio que lhe façam será excessivo. E como nem todos pensam o mesmo de tudo, as reservas virão a campo. Brigarão com ele. Estes homens novos não conversam nunca, disputam. Não procuram pontos de acordo, mas de afirmação oposta; e armam de tudo uma pendência.

1.º SOMBRA

Ele saberá ouvir sorrindo e falará aos que entendem, e saírem calar e duvidar.

2.º SOMBRA

Vereis que lhe chamam destror Anatole...

1.º SOMBRA

Não sou sério, Adeus.

A POESIA DE HELENICA

A UMA SERGIPANA



MAVIAEL DO PRADO

NOTA SOBRE MAVIAEL DO PRADO

Maviael do Prado Sampaio era filho do bacharel Joaquim do Prado Leite Sampaio e D. Esler da Silva Rego Sampaio. Nasceu no Porto da Folha, em 14 de março de 1897.

Filhas as primeiras letras, seguiu para o Recife em agosto de 1911, para tentar a vida comercial, depois, desiludido das atividades comerciais, voltava aos estudos. Matriculou-se em 1914 na Faculdade de Direito do Recife, e ali recebeu o grau de bacharel em ciências jurídicas sociais em 10 de dezembro de 1919. Foi o orador eleito de sua turma.

Foi a princípio revisor e depois redator do "Jornal do Recife". Foi proprietário do jornal "A Rua", de Pernambuco; colaborou em quasi todos os jornais de Recife e Sergipe. Ocupou o lugar de secretário da Biblioteca Pública de Pernambuco. Foi advogado de nota em todo o Estado. Foi deputado estadual e depois "leader" do governo Estácio Coimbra.

BIBLIOGRAFIA DE MAVIAEL DO PRADO

O MOMENTO ECONÔMICO. No "Estado de Sergipe", de 16 de setembro de 1917.

NOÇÃO DO DIREITO. Conferência proferida no dia 22 de junho de 1918 na Faculdade de Direito do Recife. No "Jornal do Recife", transcrita no "Correio de Aracaju", de 12 e 14 de julho seguinte.

DISCURSO pronunciado a 10 de dezembro de 1919 em seguida à colação de grau aos bacharéis de 1919 pelo orador eleito da turma. No "Jornal do Recife", do dia seguinte.

O ÚLTIMO REPOSO. No "Jornal do Povo", de 3 de novembro de 1920. Refere-se à exumação dos ossos de Tobias Barreto, transportados do cemitério do Recife para o de Aracaju.

50 CONTOS POR 25000. Livro de contos em versos de colaboração com Alves Barbosa, Pernambuco, 1921. 195 págs.

Esdrasto Maia, Editor.

A POESIA DE MANUEL DO PRADO

VINTE E UM ANOS!

Crepúsculo... Tristíssima agonia
Dos meus dias que passam, que se vão...
Nenhum esforço mais me salvaria
Mocidade em declínio, atônico:
— Que fiz na vida, infiúria e sombria?
— Que memórias meus dias me dão?
— Que vitória, que feita me alumina?
— Que venturas me dão, coração...
— Nada. Só meia a dor de ter amado
No meu culto nervoso de beleza
Fermei fela e ferme de desgração!
Exausto e exangue, caímo-me a chorar...
Quedo-me triste... e vejo, de surpresa,
A minha mocidade declinar...

Pei de um marmore estranho, cur de rosa,
Que moldaram teu corpo, formosura.
Nesta finha impecável, luminosa.
De feito mais divino da escultura...

Se Da Vinci te visse a graça nroza,
Este sorriso em que o fulgor se apura,
Sentiria a ventura dolorosa
De achar Gioconda mais perfeita e pura!

Sou também grego no meu sonho de arte
E na citara de ouro me preparam
Para em salmos de amor, glorificar-te!

Vibra em cada estrofe do meu verso
Tal o fascínio do teu riso claro.
Última douça errante no Universo...

CARNE!

Na desgraça do Universo intiro!
E o pô, es a lama, es a matéria,
Que se compra com o brilho do dinheiro.
— A síntese do mal e da miséria!

A humanidade tola considere-a
Uma ilusão mas o perfume, o cheiro,
Vai corrompendo toda a gente séria.
Perdem-se os homens no despenhadeiro.
Carmel é a hora desfeita num acerdo
E o desejo do homem louco, ardente...
E a mulher gelada pelo medo!

Tu forte Messalina corrompida!
E cada vez mais neva, infelizmente,
E a vida de toda a nossa vida!

A MACA

Afirma a tradição, sempre notória,
Afirma a lenda, afirma toda gente,
Que Adão perdeu o céu, a eterna glória,
Por haver na maca mandado o demônio...

Mordem... Mordem com fúria mortalista...
— Arrependendo a desgraça nenhuma mente...
Mas que enlouca, é liso, é pura "história".
Pois enganaram-se descoradamente...

E éas, si o pô, com um protesto,
Do engredo deixado a prova, se a quiseres
Dando a prova que Adão não comeu "resto"

Eva sim que comeu, como "uma arada"
E indigesto... Por isso é que as mulheres
Pleiam, às vezes, de barriga inclinada!

PELO DIA DOS MEUS ANOS

Era, bacharel, caudilho e humorista.
Faz venir e sete anos — grande paixão! —
Que me achava nos braços da parteira
A fazer um berço... futurista!

Imaginei que cara chocanteira
E que cabeca comunal se avista.
Destinadas, talvez, à alta conquista,
Nesta famosa terra brasileira.

E deram-me alma de pioeiro e certo,
Como formula sábia e meritória.
Para eu ficar desempenado e experto...

Veio daí a esplendida extensória
Com que pregou, exhortou... e deserto
Nesta minha maria de oratória...

II

Caíra colossal, senão de um bando,
Com todo amor, celebro-te em meu verso...
— Só serás excedida no Universo,
Pela caíra heróica do Paulino...

Mão grande todo caíra teu dispêndio,
Mão grande teu trabalho peregrino.
Nenhum sucesso, mesmo pequeno,
Na discussão de subir deixou-me inútil!

Oit! vacilante trágico de um dia!
Bom que disse a parteira, com certeza.
— "Doutor" ou "Cordel" é que eu seria...

E éla enfim, o que sou, nesta incorrecta:
Uma chama de amêa e alegria,
Coruscando, a picada da beleza...

Eu que sempre vivi cantando amor, redinha,
Senão ter jamais sentido o logo da paixão.
Depósito em teus pés, nestes versos ugula,
A frumar e a vibrar, meu pobre coração!

Nova Avera, a mishália um segredo, des-
Nas te posso dizer, osculando-te a mão.
Que desejo posuir a tua alma sonora,
Onde eu sinto a mais pura e maior perfeição!

Ao ver-te em teu olhar, nevado e puro, fraca
Tudo o bello do luar... e no teu rosto estás o
Contemplar — sonhador — uma bela Jardim

E nem sabes, talvez, que palpito por ti...
— Mas na mão que apertante era o friso das tuas,
Que podias prever a emoção que sentis...

Fevereiro, 1916.

AMOR

Velho tema é, talvez, o mais profundo e sério
Dos mistérios da vida, estudos no mundo...
— Desde o menor palácio ao maior castelo.
Em tudo andou o amor com seu poder profundo,

Nada pode explicar o seu imenso império...
Nascemos a sorrir, ate que moribundo.
No supremo esforço, num surto furioso,
Toda nos vem o amor, infinito e fecundo!

Gloria lhe seja, noite, pelos seus traços
Por contrastes vivos que lhe causado a morte.
Miliar, ambícios, supícios, esplendor!

Sendo a força maior que nos doma e desarma
Em seu poder lhe tem o velho amor encravado
A gênese inícia da agonia e do drama!

1916

O OPERARIO

A LOURIVAL FONTE

As vezes fico a olhar, tristonho e saudoso,
A miséria sem par dos homens potenciais.
Exigido de mais dos braços do operário
Desapiedadamente e em vez matizadas.

E esse gesto banal, estúpido e arbitrário,
Vai se impondo ao luto de parcos ordens...
E campeia porque o infinito salário
Mata a fome de pão dos pobres desgraçados.

E soluço de dor ante a miséria humana!
O operário, esta fonte inútil do progresso
Leva a vida infeliz numa luta tirana!

E a civilização, aumenta-lhe a agonia...
E o trabalho a crescer num desvalioso excesso
Torna-se a lei fatal que o destino lhe grava!

VERSONS A MEU PAI

Meu pai: prometo trabalhar na vida,
Sempre sincero e destemido e puro!
Quero sentir mishália dolorida,
Lutando, com vigor pelo futuro!

— Hei de ter aos meus pés morta, abatida,
A miséria criminosa, pois me apuro.
Para levar, sem que jamais transgrida,
O meu lenho ao Calvário que procuro!

Procuro-o cheio desta coerência,
Que me enaixaste, com exemplo vivo,
Para purificar minha existência!

Eu juro ser verdade o verso meu:
— Como vos hei de ser honesto e ativo,
Peiss conselhos que mamãe me deu...

MAVIAEL DO PRADO

A MINHA FILHA ELEONORA

O ABSINTO

(Sensu in vita Romana)

— O dia de março que nasceste
— Para ser deles, para sempre escrava
— Quando a primeira lágrima verteste
— Tudo o que tu ésteves, festejaste...

— Tu nasci na mesma fase ignava
— Só sei o horor de um sonho destes,
— Minha filha, sinte que a alma brava
— Deste excessivo conovente...

— Tu sou o Augur primelio que te avisa;
— Impassível a dor, forte, caminha,
— Na persistência uma divisa!
— Tu sou, tanto mais quanto puderes
— A virtude, honesta, filha minha,
— Que a virtude é a grande glória das mulheres...

A MINHA FILHA ELEONORA

(COM DOIS MESES)

Quando te ouço chorando, minha filha;
— Tu de meia pena e viva magia,
— Os meus profundos olhos raios d'água,
— Todo o meu ser da tua dor partilha!

— Minha dor! No peito afago-a
— Tu se tu tua e não te humilha...
— Quem de bem tocar tua rosto brilla
— Contraste feliz de frágua em frágua...

— Tu risas nos teus, em prece para;
— Tu sou tu viva e clamorosa sacra,
— Só tu minha filha de verdade!

— Senhor de graça infinita!
— Tu tu chorar que já serei na terra,
— Minha filha não serei nunca...

IDOS DE MARÇO

— Olha os dias de março são chegados,
— E sigo triste que domina: elhe-ot!
— Até tu Augur repisava, em tons magoados,
— Quando o César seguiu ao Capitólio.

— Por desdém dos males avisados,
— De coragem, fazendo monopólio.
— Tu tombou aos golpes revoltosos
— Deixando a Roma a guerra com espílio...

— De março: — Sois na minha vida
— Tu um sinistro agouro que perdura
— Como um côrvo feroz que me inímidia

— Tu só de ti me queixo, ó sorte escura,
— Tu minha ânsia de glória fementida
— Por horas de abandono e de amargura.

A MINHA FILHA ELEONORA

(COM SEIS MESES)

— Tu sabes rir... E este teu riso encerra,
— Oh! minha filha, rochonchuda e linda,
— Uma felicidade que não finda,
— Toda a minha ventura sobre a terra...

— Tu sensações de uma delícia infusa
— Tu meu olhar a glória se descerca
— Contigo um sorriso, por momentos, erra
— Nesta boquinha sem um dente ainda!

— Outro dia, num festase; beljei-te
— Nesta boca sem dentes, mas tão pura
— Nesta boquinha que só cheira a leite...

— Quando estás bem meu coração se acalma
— E o meu olhar, ansioso, te procura,
— Porque tu é toda a alegria da minh'alma...

Palácio do Palatino. Ano 167.
Antes de Cristo. Num dos salões
do palácio, Paulo Emílio, general
romano, vencedor da batalha de
Pydna e Esmeralda, cortezã real,
se declararam mutuamente amor.

PAULO EMILIO:

Senhora! aos vossos pés cheio de amor e susto,
Eu general de Roma e rústico de Augusto.
Venho humilde rojar-me, implorando uma esmola...
— Meu próprio coração serve aqui de sacola!
Deixas duas sensações de mil lutas sangrentas.
Impassível na dor, sereno nas tormentas.
Venho agora buscar um consolo aos meus olhos...
— Dentro do peito tu, nos íntimos refolhos,
Ardei sem cesar, como em pia sagrada,
Uma dinda paixão fulminante e agitada.
Vovo corpo imortal de cortezã me inspira...
— Se tu soubesse empunhar, como artista, uma lira,
Que epônimo de amor, coruscante e fremeante,
Não terias de ouvir, embevedidamente,
Exalando o perfume evolado da voz,
Estritamente, o destino amargurado e airoz.
Deus-me, em vez dessa lira, uma espada de bravo.
Quem vem poi, arrojarse aos vossos pés escravo,
Sintetiza o esplendor da alta bravura humana.
Resou dentro em sumo velha fe romana!
Dende o teito imortal das grandes guerras púnicas.
Resou sciencia, a artir, no prestígio das tuínras.
A mais alta expressão de domínio e bravura.
Quem, contudo, essa glória, exibiéndida assegura
Sonhos meus, general de alma indomita e forte
Que em fúgias fatais enfrentamos a morte.
Só um temor siquei, da horrorosa cruzada...
— Impõe aos vossos pés a minha heróica espada!
Eu evoco o esplendor de famosas vitórias.
Brilhando à luz do sol, cintilante de glórias.
Folhindo à luz do luar, em chispação radiosa.

ESMERALDA:

General! ergo nos céus as minhas mãos de rose
E imbebida do amor que a vossa voz murniura.
Cnésis de exaltação pela vossa bravura.
Devo-vos confessar este afeto perfeito.
Que me vinha ravendo o coração e o peito.
Desde a primeira vez que aos meus olhos surgieste...
— Muitas vezes chorei, em longas horas tristes,
Sopondo não beijar jamais a vossa boca!
E, por assim suor, desesperada e louca,
Implorava aos céus, na dor que me afiglia.
O milagre sem par, da vossa simpatia...
E rema de dor por ser tão miserável,
Desejando curar este mal incurável.
Porque o amor, afinal, não se busca ou oferece,
Se é legítimo e não, por si mesmo aparece!
— Já que nenhuma porem, o meu supremo anel,
Posso bem declarar que por vós me desveio,
Repleto o coração de afeto verdadeiro...

PAULO EMILIO:

Abrindo os braços bons, dai-me o beijo primeiro!
— Na lus do vosso olhar, o meu olhar se esconde,
Beija-me, doce amor! Esmeralda! Esmeralda!...

A EXALTAÇÃO

PAULO EMILIO:

Basta de tanto amor de caricias tão quentes!
Tenho no corpo todo a marca dos teus dentes
E mordido por ti de volúpia me inflamo...

ESMERALDA:

Enrabiaga-te de mim, que na verdade, eu te amo!
Mais amor, Paulo Emílio! Esmeralda te implora
Quero ressuscitar Alexandria agora!
Une tu corpo ao meu que seremos felizes
E excedendo, em delírio a volúpia de Chrysa.
Como deusa pagã glorifico o pecado.

PAULO EMILIO:

Esmeralda, por Zeus! que tu me visto encravado...
Nos recontros faltava, em que o sangue respondia.
Defendendo o valor deixa patria romana.
O canasus jamaai me deixou na vanguarda.
— Um soldado de Roma já de morrer em sua dia...
Mas nas lutas de amor que contigo hei travado,
Desfraldando a bandeira imortal do preçado,
Luta rude e revel, de que sinto os resultados.
Nas denidas sem dô que me deixas nos labios,
Na grande prostração de todo o corpo exangue,
Vendo nos braços nus manchas rubras de sangue.
Esmeralda, eu confesso, é preciso ser justo.
Tú podes muito mais que os generais de Augusto!

ESMERALDA:

Não calculas, o bem que o meu corpo arreplia.
Sou a taça do amor derramando amarosa
E erguida num festim, preändido por Venus!
— Tens a taça nas mãos! Exgota a lava no menor!
Na grande exaltação que os meus nervos enleva,
Como um raião de luz a correr para a terra
Como as águas do Tibre a correr para o mar,
Em sensações brutais, como jamaai senti.
Corre-me o corpo todo um desejo de ti...

PAULO EMILIO:

Basta de exaltação! por piedade em ti!
Janto do corpo tua perdidamente tua.
Entregue à tua do amor, sem temer os resultados.
— Não pode haver mulher que te excede tua misteriosa...
Cada vez te amo mais porque sempre te mais tua.
Da galera do amor desfraldei a vela.
Rumando à Promissão que a volúpia farulha
E onde o Bacco imortal, todo lascivo, exalta!
No sonoro festim dos faunos e bacanhas,
Em celestes sensuais, entremos triunfantes,
Excedendo em calor os súditos em fúria...
E nesta bacanal de beleza e luxúria.
Como artista que sou, vou mostrar-te a platéia
Mais ruidosa, talvez, do que a grande Phryne,
Mais divina e fatal do que a formosa Helen...

ESMERALDA:

Ao som da tua voz minh'alma se envenena...
Minha carne, a vibrar de sensações, se esconde,
Continua a falar! Satisfa Esmeralda!

PAULO EMILIO:

Se derrotel Perséu, sem sentir embarras,
Tive, anfim, de tombar, vencida, nos teus braços,
Fells dessa prisão que só me dá ventura!
— Pode mais do que tudo tua formosura...
O recorte sensual de teu nariz encerra
A maior expressão de volúpia na terra!
Os teus olhos fatais são coriscos divinos
Chiapando, sem cesar, nos corações latinos!
E dão-me os braços teus a tremenda impressão
De uma grande, divina e infinita prisão!
Todo o teu corpo bom tem o sabor de um fruto
Que devoro, faminto, e em tumulto, disputo.
Tal se o pomo dos céus aos meus olhos chega...
— Deixa-me devorar a polpa desta fruta!

ESMERALDA:

Toma-me a ti! Devora o pomo apetecido...

PAULO EMILIO:

Perdão, não posso mais! Sou prostrado e vencido...

("Jornal do Comércio", de Ribeiro)

POETAS DE GOIAZ

O diretor da "Autores e Livros" recebeu, em carta, que pede vinda para transcrever. Ela:

Aracaju, Goiás.

Homem: Sr. Mário Leão:

Nas das sup. mentes de "A Manhã", que o ilustrado diretor dirige com intenso brilho e ampla documentação, encontrei o pedido de informes sobre o Simbolismo, conheci sólamente através de suas figurações de maior relevo.

Outro Hugo de Carvalho Ramos, unico literato goiano de projeção nacional, foi principalmente produtor.

Lembrei-me, por isso, de lhe enviar quatro poesias de poetas goianos, em que se evidencia a influência do Simbolismo.

A primeira, "Prelúdio", de Erico Curado, que atravessa em Cerambá uma existência de sonhador, como a que Alphonso de Guimarães levava em Mariana, tem a musicalidade dos versos de Cruz e Sampaio.

A segunda, "Águas paradas", de Leo Lynch, principiante dos poetas goianos, compara os suicídios às águas mortas das cascatas, umas deslizando-se da corrente, outras da vida.

A terceira, "Fluís", de Vasco dos Reis, poeta e autor que dirige a Secretaria da Educação, remostra o sonho de quem, terminadas os estudos, se arroja à vida, com o risco de uma viagem pelos mares inimigos, avistar na alma serianeja da espuma branca da secção dos descoelhos.

A quarta, "Vivendo", de Guilherme Xavier de Almeida, poeta, orador e "conteur", traz um paralelo entre o cotidiano e os sentimentos do aedo, e o aspirado e o puro de sua pequena cidade. Morriam-nos cada dia atingidos pela "Marcha para o Oeste". Não um atroso a tornar mais longa esta curta, que é uma luta em África, pois não lhe sendo levara possivelmente por pessoa conhecida, talvez não consta notória.

Espero, entretanto, que, se o aceso a favorecer as poesias, que a sejam, sejam aproveitadas.

Admirador atento

XAVIER JUNIOR

PRELÚDIO

ERICO CURADO

Gozia marivosa... ou trêmulos violinos...
Lutas de matos, o brisa vesperais.
Oites que exalam sonhos levantinos.
Linhas quebradas em formas imortais!

Sinfônias da juventude, nêmes das amos,
Lendas e sagas, noites medievais,
Lírios e rosas, nívoes, purpurinos.
Fazem mosaícos vagos, musicais...

Fazem meus versos de um lavour artil...
Flamas brilhando em cadelhoso acento,
— Murmúrio esparsos de um rosal de abril!

Fazem meus versos leves, como um trilo,
Como o sorriso de um bandolim sereno:
— Salmos de amor, — em blandicioso estílo!

II

ÁGUAS PARADAS

LEO LYNCH

Águas paradas,
Águas caudadas
Que não caudam mais...
Águas que se desviam da corrente,
Para dormir profundamente,
Sob a cortina verde das copas.
Águas mortas,
Mudo espelho da paisagem,
Vis sois à imagem dolorida,
A sombra e dolorida imagem
De alma do suicida.
Que fraquejou na viagem
E se sumiu da vida...

FINIS

VASCO DOS REIS

Tu que arrojas ao mar, tão soberano
O barco inquieto e rijo que manobras;
Tu que nasceste para mensageiro
De eternos sonhos e de grandes obras;

Leva da costa a barco aventureiro,
Já que, em trêchos parcos, não mais sossegas;
Abre as velas e, impavido, lyreiro
Gaisa do oceano as malas longínquas dobras.

Se arrepa farte e, para que não antas,
Alguma vez, no rústico futuro,
O mallo vil de escaleiras fiamintas,

Deixa mi rastro de espuma em cada vaga,
Mostra aos fracos e timidos que um pura
Rasga os anjos da vida e não naufraga.

IV

VIVENDO

GUILHERME XAVIER DE ALMEIDA

Men coração é uma cidade antiga,
De casas brancas e compridas muros,
Com portões amuqueados, sacuras,
E gente simples, de ferido amena.

Sua habitantes não são todos pobres,
Talvez entre elas haja alguma aristocrata.
Mas a harmonia realmente abriga
E riunia, rindo-se, as ruas mais duros

Sua alegria alegreza e clara
Econde mágicas que ninguém suspeita
Nem descreve, impertinente, ouara;

E julga-se feliz, pois, sem vaidade,
Confunde na modestia mais perfeita,
Tranquillidade com felicidade.

O CRISTIANISMO ANTES E DEPOIS DE JESUS

(Concluído da pag 306)

e pacificadora, utlana dos seus oradores e das suas legiões, desdenha os operários e todas essas pobres criaturas que se ocupam em produzir ou transportar as coisas necessárias à vida.

Despacha o trabalho manual e considera inútil de um clérigo qualquer tráfico. Far-se-á servir por exercícios de escravos, nos quais, na sua cruel prudência, causa somente o terror das suplaças. Vai sem temor a miséria mortal correr como uma fera ao margem do Tíbore, insultar o río, tão orgulhoso de cingir com os seus flancos amarelos o monumento de Numa Pompílio e o templo de Vesta.

Li, na lama e nas inundações, os judeus nascidos dos prisioneiros de Pompéia, humildes e rancorosos, e uma multidão sempre crescente de caleidos, de réplicas, vivem dos ofícios os mais vãs, despojados de freguesias, trocam fôfoses por vidas quebradas, vendem trapos e roupas. As suas mulheres vão dizer a "buena dia" na

casa dos ricos; seus filhos mendigam, descalços, pelos bosques da Egríria. Vivem em uma promiscuidade que produz rixas perpétuas e em uma exalação religiosa que por vezes se transforma em furor.

Roma castiga; castiga com

uma severidade impiedosa e dura-
trista, os seus motins e os seus
distúrbios.

A polícia apazigua a bastonaria
nas suas brigas a propósito de "um certo Christu", de que fala Suetônio, no qual se reconheceu o Cristo, mas que podia muito bem ser apenas um escravo revoltado. (1) (pela) esta Roma — providêncial do Universo — deixa os encharcar-se na miséria e na infânia. Não tenta minorar-lhes os males, não da um passo para chamar-las a ela. Não lhes ensina nem a de-
romano; não aprende com elas nada de humano. Ignora o seu pensamento humilde, a sua fé, as suas esperanças. Elas são a ralé da humanidade, o rebolhalo dos povos; esses judeus do Janículo.

Na sua abjeção e na sua in-
pia, possuem apenas os seus zo-

nhos. Pois, os seus sonhos é que mudarão o mundo. Da infame Suburra, das ergástulos, das pendredes, das prisões vai surgir a Igreja que Constantino fará assentear na Purpura, que arrancará, da curia a estátua de Vitoria e que de pé sobre as ruínas de Roma interessará a sua glória Pepino e Carlos Magno, disputarão o império aos Césares germânicos e obrigará imperadores e reis a lhe beijarem os pés.

Todas as potências da terra crescem no opôrbo. Os dominadores dos homens que olhem a seu pé, que procurem entre os povos que oprimem e as doutrinas que desprezam; é dal que há de sair a força que os deve abater.

O cristianismo triunfa; triunfa porque conquistou as almas pela promessa de uma justiça e de uma bondade mais doce que a justiça e a bondade dos seus inumeráveis rivais da Europa e da Ásia. Os presentes de Leuconéo não eram vias.

A humanidade vai gozar, enfim, a docura de adorar um menino e de chorar um Deus, vai mergulhar com desçia nas águas do batismo que restituem aos pecadores a inocência e a pureza.

O cristianismo triunfa, é certo; mas só triunfa nas condições impostas pela vida a todos os partidos políticos e religiosos. Todos, qualquer que sejam, se transformam tão completamente na luta, que depois da vitória não lhes ficam deles mesmos senão o nome e alguns símbolos do seu pensamento perdido.

As religiões se transformam e tão completamente ao sabor dos sentimentos e dos interesses dos seus fiéis, que no cabo de alguns anos nada conservam do espírito que a criou. Os deuses mudam mais que os homens porque têm uma força mais precisa e uma duração muito maior.

Algumas melhoraram, envelheceram, outros estragaram a ideia.

Em menos de um século um Deus torna-se irreconhecível. O

que reinam por vos a liberdade, a tolerância, a concordia?

Em matéria de sabedoria a Europa nada tem a vos ensinar.

"D. Castro, 16-5-1941.

NOTA A ESTE SUPLEMENTO

Com o fascículo de hoje, completamos a parte literária do sexto volume de "Autores e Livros", pois fica faltando apenas, para darmos por encerrado esse volume, o aparecimento do índice geral. Esse índice aparecerá no último domingo do mês dia 25. No próximo domingo dia 18 — aparecerá o Pensamento da América. Também o primeiro domingo de julho entrará — dia 2 — verá o aparecimento de Pensamento da América. Será uma homenagem especial, que vamos fazer aos Estados Unidos cuja data de independência, como se sabe, transcorre no dia 4 daquele mês.

Assim, nos outros domingos de julho, que caíram nas datas de 9, 16, 23 e 30 — aparecerão os fascículos de "Autores e Livros". Nesses quatro fascículos, e mais nos do mês de agosto, contaremos continuar a tratar de críticos e filósofos, tal como o fizemos na última parte do volume que agora se encerra, parte em que focalizamos a Escola do Recife. Entre os nomes que temos em vista para os fascículos do sétimo volume contém-se os de Fáthia Brito, Fausto Cardoso, Laurindo Leão, Lafayette, Pedro Lessa, Vilete Lúcio e Cardoso, Alberto Faria.

Com o encerramento desse sexto volume, marcamos a publicação do nosso centésimo vinte e quatro suplemento, abrangendo o período de duzentos setenta.

O suplemento de hoje, dedicado a Anatole France — cuja data centenária passou este ano — encerra sobretudo uma homenagem ao grande poeta francês, hoje vivendo uma sua hora mais intensa e mais heroica do seu incomparável destino.

Na aceso preciso essas exortações nessa bela terra em

A CHARLES MAURRAS

*Au bord des eaux de lumière fleuries,
Sur l'antique chemin ou le vieillard des mers,
Entre les vêpres de la vierge aux yeux perçants,
Tu naquis. Ton enfance heureuse a respiré
Vit dans leur manteau bleu passer les trois Mariez
Et favorise au jour sa marche calme.*

*Le long du rivage sacré
Parmi les fleurs de sel qui s'ouvrent dans les sables
Tu m'offrais d'ingénieuses fables.
Charles Maurras: les dieux indigènes, les dieux
Tolèdes et le Dieu qui apprête Blaudeire
T'admirer de l'ouïe donnée le osm de Sûre.*

*Et l'orgue aux voix des pins mélodieux
Pour sonner la voix qui dit la beauté sainte,
L'harmonie, et le choeur des Lois traçant l'enseinte
Des îles, et l'heure et la divine sœur.
La Mort qui l'égale en douceur.*

ANATOLE FRANC

DIRETORIAS DA ACADEMIA

Desde a sua fundação, em 1897, a Academia Brasileira de Letras tem tido os seguintes diretores:

I — PRESIDENTES:

1 — MACHADO DE ASSIS — 19. Eleito por unanimidade em 4 de janeiro de 1897. — Reeleito em 7 de dezembro de 1897, em 28 de novembro de 1907 e assim sucessivamente até 29 de setembro de 1908, dia em que faleceu.

2 — RUI BARBOSA — Eleito por unanimidade em 3 de outubro de 1908. — Reeleito em 30 de novembro de 1908, em 3 de dezembro de 1909, em 26 de novembro de 1912, em 29 de novembro de 1913, em 28 de novembro de 1914, em 23 novembro de 1916, em 29 de novembro de 1917, em 21 de novembro de 1918, sempre por unanimidade, até 8 de maio de 1919, quando renunciou definitivamente.

3 — DOMÍCIO DA GAMA — Eleito em 15 de maio de 1919.

4 — CARLOS DE LAET — Eleito em 16 de outubro de 1919. — Reeleito em 20 de novembro de 1919, em 18 de novembro de 1920, em 29 de novembro de 1921. Renunciou, por carta, em 24 de novembro de 1922.

5 — AFRAJIO PEIXOTO — Eleito em 7 de dezembro de 1922. — Reeleito em 31 de dezembro de 1922. — Renunciou em 25 de julho de 1923. — Reeleito em 2 de agosto de 1923.

6 — MEDEIROS E ALBUQUERQUE — Aclamado interinamente em 26 de julho de 1923 até 2 de agosto de 1923. — Eleito em 20 de dezembro de 1923. — Renunciou a 6 de março de 1924, mas a renúncia foi negada. Embarcou para o Peru a 17 de novembro de 1924, sendo substituído por Afonso Celso (secretário interino) até 3 de janeiro de 1925.

7 — AFONSO CELSO — Eleito por unanimidade em 14 de dezembro de 1924. Em 20 de novembro de 1924 foi aclamado presidente interino, na ausência de Medeiros e Albuquerque.

8 — ALBERTO DE OLIVEIRA — Eleito em 24 de dezembro de 1925, renunciando em seguida.

9 — COELHO NETO — Eleito em 24 de dezembro de 1925.

10 — RODRIGO OTAVIO — Eleito em 23 de dezembro de 1925, a 6 de março de 1927 embarcou para Buenos Aires, sendo substituído por Antônio Austregésilo. Reassumiu a 4 de abril de 1927.

11 — JOÃO RIBEIRO — Eleito em 23 de dezembro de 1927, tendo renunciado a seguir.

12 — SILVA RAMOS — Eleito em 23 de dezembro de 1927, renunciando em seguida.

13 — AUGUSTO DE LIMA — Eleito em 23 de dezembro de 1927.

14 — DANTAS BARRETO — Eleito por aclamação em 20 de dezembro de 1928, renunciando a seguir.

15 — AFONSO CELSO — Eleito em 20 de dezembro de 1929 renunciando em seguida.

16 — FERNANDO MAGALHÃES

— Eleito em 20 de dezembro de 1929.

17 — ALOYSIO DE CASTRO — Eleito em 19 de dezembro de 1929.

18 — RAMIZ GALVÃO — Eleito em 18 de dezembro de 1930.

19 — FERNANDO MAGALHÃES — Eleito em 23 de dezembro de 1930. — Reeleito em 24 de dezembro de 1931. Renunciou em 11 de agosto de 1932.

20 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 1 de setembro de 1932. — Reeleito em 23 de dezembro de 1932. — Renunciou em 23 de novembro de 1933.

21 — RAMIZ GALVÃO — Eleito em 30 de novembro de 1933. — Reeleito em 21 de dezembro de 1933.

22 — AFONSO CELSO — Eleito em 20 de dezembro de 1934. Resignou, por carta, em 8 de agosto de 1935.

23 — LAUDELINO FREIRE — Interno em 10 de agosto de 1935 a 23 de dezembro de 1935. Eleito em 19 de dezembro de 1935.

24 — ATAULPHO DE PAIVA — Eleito em 24 de dezembro de 1936.

25 — CLAUDIO DE SOUSA — Eleito em 23 de dezembro de 1937.

26 — ANTONIO AUSTREGESILO — Eleito em 22 de dezembro de 1938.

27 — CELSO VIEIRA — Eleito em dezembro de 1939.

28 — LEVI CARNEIRO — Eleito em 19 de dezembro de 1940.

29 — JOSE' CARLOS DE MACEDO SOARES — Eleito em 18 de dezembro de 1941. — Reeleito em 24 de dezembro de 1942.

30 — MUCIO LEAO — Eleito em 23 de dezembro de 1943.

II — SECRETARIOS GERAIS:

1 — JOAQUIM NABUCO — Eleito em 4 de janeiro de 1897. — Reeleito em 7 de dezembro de 1897, em 28 de novembro de 1907, em 30 de novembro de 1908, em 3 de dezembro de 1909. Substituído em 10 de agosto de 1909, e em 28 de novembro de 1909, por Medeiros e Albuquerque, e em 29 de novembro de 1909 por José Veríssimo.

2 — MEDEIROS E ALBUQUERQUE — Designado para substituir Joaquim Nabuco em 10 de agosto de 1899, em 28 de novembro de 1907. — Eleito em 25 de maio de 1910 e em 23 de novembro de 1910. Reeleito em 29 de novembro de 1911.

3 — JOSE' VERISSIMO — Designado para substituir Joaquim Nabuco em 1 de maio de 1909. Eleito em 26 de novembro de 1910.

4 — AFONSO CELSO — Eleito em 20 de novembro de 1912.

5 — RODRIGO OTAVIO — Eleito em 28 de novembro de 1914.

6 — MEDEIROS E ALBUQUERQUE — Eleito em 23 de novembro de 1917.

7 — DOMÍCIO DA GAMA — Eleito em 21 de novembro de 1918, até 15 de

maio de 1919, quando foi 31 — PEDRO CALMON — Eleito em 23 de dezembro de 1919.

8 — CARLOS DE LAET — Convocado por Domício da Gama, em 15 de maio de 1919 para servir como secretário geral.

9 — ATAULPHO DE PAIVA — Em 15 de outubro de 1919 — Eleito em 20 de novembro de 1919. — Reeleito em 18 de novembro de 1920.

10 — LUIZ MURAT — Eleito em 21 de dezembro de 1922. — Resignou em 24 de julho de 1923.

11 — MEDEIROS E ALBUQUERQUE — Eleita em 2 de agosto de 1923.

12 — FILINTO DE ALMEIDA — Eleito em 20 de dezembro de 1923. Retirou-se para Portugal em 3 de abril de 1924.

13 — RODRIGO OTAVIO — Convocado, interinamente, por Medeiros e Albuquerque, em 3 de abril de 1924. — Retirou-se para o México em 24 de julho de 1924.

14 — AFONSO CELSO — Convocado, interinamente, por Medeiros e Albuquerque, em 24 de julho de 1924, até 3 de janeiro de 1925.

15 — LAUDELINO FREIRE — Convocado, interinamente, por Afonso Celso em 27 de novembro de 1924.

16 — ALOYSIO DE CASTRO — Eleito em 24 de dezembro de 1925.

17 — ANTONIO AUSTREGESILO — Eleito em 23 de dezembro de 1925 (Substituto o presidente Rodrigo Otavio de 6 de março de 1927 a 4 de abril de 1927).

18 — FERNANDO MAGALHÃES — Eleito em 22 de dezembro de 1927.

19 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 20 de dezembro de 1928.

20 — OLEGARIO MARIANO — Eleito em 1 de setembro de 1929. — Reeleito em 22 de dezembro de 1932.

21 — FELIX PACHECO — Eleito em 21 de dezembro de 1933.

22 — FERNANDO MAGALHÃES — Eleito em 31 de outubro de 1934.

23 — LAUDELINO FREIRE — Eleito em 30 de dezembro de 1934. (Presidente interino de 10 de agosto de 1935 a 23 de dezembro de 1935).

24 — OTAVIO MANGABEIRA, convidado interinamente, em 26 de agosto de 1935.

25 — MIGUEL OSORIO DE ALMEIDA — Eleito em 24 de dezembro de 1936.

26 — ANTONIO AUSTREGESILO — Eleito em 23 de dezembro de 1937. — Renunciou em 23 de dezembro de 1937.

27 — CELSO VIEIRA — Eleito em 21 de dezembro de 1938.

28 — LEVI CARNEIRO — Eleito em 21 de dezembro de 1939.

29 — JOSE' CARLOS DE MACEDO SOARES — Eleito em 19 de dezembro de 1940.

30 — MUCIO LEAO — Eleito em 18 de dezembro de 1941. — Reeleito em 24 de dezembro de 1942.

III — PRIMEIROS SECRETARIOS:

1 — RODRIGO OTAVIO — Eleito em 13 de janeiro de 1927. — Reeleito em 7 de dezembro de 1927 a 1º de novembro de 1928.

2 — OLAVO BILAC — Eleito em 30 de novembro de 1928.

3 — JOSE' VERISSIMO — Eleito em 3 de dezembro de 1929. Renunciou em 23 de junho de 1932. Em 14 e 21 de julho de 1932 reitera o pedido de renúncia.

4 — SOUSA BANDEIRA — Eleito em 26 de novembro de 1932. — Reeleito em 25 de novembro de 1932 e em 30 de novembro de 1933.

5 — AUGUSTO DE LIMA — Eleito em 29 de novembro de 1933. Reeleito em 28 de novembro de 1934; em 23 de novembro de 1935; e em 29 de novembro de 1937.

6 — ATAULPHO DE PAIVA — Eleito em 21 de novembro de 1938. Convocado para o cargo em 16 de outubro de 1939.

7 — LUIS GUIMARÃES — Convocado em 13 de outubro de 1939. — Eleito em 20 de novembro de 1939.

8 — AFRAJIO PEIXOTO — Nomeado em 10 de junho de 1940 em substituição de Luis Guimaraes Filho.

9 — GOURLART DE ANDRADE — Eleito em 18 de novembro de 1940. — Reeleito em 21 de dezembro de 1941. — Renunciou em 7 de dezembro de 1942.

10 — XAVIER MARQUES — Eleito em 21 de dezembro de 1942. — Substituído, interinamente, por Amadeu Amaral em 25 de janeiro de 1943. — Resignou em 26 de julho de 1943. — Reeleito em 2 de agosto de 1943.

11 — ALBERTO FARIA — Eleito em 20 de dezembro de 1943, até 3 de janeiro de 1945.

12 — AUGUSTO DE LIMA — Eleito em 18 de dezembro de 1944.

13 — AMADEU AMARAL — Eleito em 24 de dezembro de 1945. — Resignou, por carta, a 11 de março de 1946.

14 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 11 de março de 1946.

15 — AUGUSTO DE LIMA — Eleito em 23 de dezembro de 1948.

16 — ADELMAR TAVARES — Eleito em 22 de dezembro de 1947. Eleito em 1 de setembro de 1948. Reeleito em 23 de dezembro de 1952. Eleito em 24 de janeiro de 1955.

17 — OLEGARIO MARIANO — Eleito em 20 de dezembro de 1952. — Reeleito em 19 de dezembro de 1959; em 22 de dezembro de 1960; em 24 de dezembro de 1961. — Renunciou em 11 de agosto de 1962.

18 — HELIO LOBO — Eleito em 21 de dezembro de 1963.

19 — CELSO VIEIRA — Eleito em 20 de dezembro de 1964. — Renunciou em 17 de janeiro de 1965.

20 — JOSE' CARLOS DE MACEDO SOARES — Eleito em 19 de dezembro de 1965.

21 — MIGUEL OSORIO DE ALMEIDA — Eleito em 19 de dezembro de 1966.

22 — MUCIO LEAO — Eleito em 18 de dezembro de 1967.

23 — ADELMAR TAVARES — Eleito em 23 de dezembro de 1968.

24 — CLAUDIO DE SOUSA — Eleito em 24 de dezembro de 1969.

25 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 20 de dezembro de 1970.

26 — JOSÉ NEVES DA FONTOURA — Eleito em 21 de dezembro de 1970.

27 — PERCIRA DA SILVA — Eleito em 19 de dezembro de 1971.

28 — PEDRO CALMON — Eleito em 23 de dezembro de 1971.

29 — MANUEL BANDEIRA — Eleito em 23 de dezembro de 1972.

30 — SILVA RAMOS — Eleito em 19 de janeiro de 1973.

31 — MARIO DE ALENCAR — Eleito em 23 de novembro de 1973.

32 — AFRAJIO PEIXOTO — Eleito em 23 de novembro de 1974.

33 — AUGUSTO DE LIMA — Eleito em 23 de novembro de 1975.

34 — FELIX PACHECO — Eleito em 29 de novembro de 1976.

35 — ALCIDES MAYA — Eleito em 23 de novembro de 1977.

36 — ANTONIO AUSTREGESILO — Eleito em 23 de novembro de 1978.

37 — LUIS GUIMARÃES FILHO — Eleito em 21 de novembro de 1979. — A 16 de outubro de 1979 foi convidado para 1º Secretário, sendo substituído nessa data, por

38 — ANTONIO AUSTREGESILO — Eleito em 21 de novembro de 1980. — Substituído em 29 de novembro de 1981.

39 — ALBERTO FARIA — Eleito em 20 de novembro de 1980. Resignou em 31 de maio de 1980.

40 — ALBERTO FARIA — Nomeado em 20 de maio de 1980.

41 — ALOYSIO DE CASTRO — Eleito em 18 de novembro de 1980.

42 — RODRIGO OTAVIO — Eleito em 29 de dezembro de 1981.

43 — AUGUSTO DE LIMA — Eleito em 13 de outubro de 1982.

44 — ADELMAR TAVARES — Eleito em 23 de dezembro de 1982.

45 — SILVA RAMOS — Interinamente, a 13 de junho de 1982 a 3 de novembro de 1982.

46 — HUMBERTO DE CAMPOS — Eleito em 21 de dezembro de 1982.

47 — RODRIGO OTAVIO — Eleito em 26 de julho de 1983.

48 — RODRIGO OTAVIO — Eleito em 2 de agosto de 1983.

49 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 30 de dezembro de 1983.

50 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 18 de dezembro de 1984.

51 — CLAUDIO DE SOUSA — Eleito em 24 de dezembro de 1984.

52 — ESTANHO — Eleito em 21 de dezembro de 1985.

53 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 1986.

54 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 20 de dezembro de 1987.

55 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 1988.

56 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 1989.

57 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 1990.

58 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 1991.

59 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 1992.

60 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 1993.

61 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 1994.

62 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 1995.

63 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 1996.

64 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 1997.

65 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 1998.

66 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 1999.

67 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2000.

68 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2001.

69 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2002.

70 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2003.

71 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2004.

72 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2005.

73 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2006.

74 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2007.

75 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2008.

76 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2009.

77 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2010.

78 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2011.

79 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2012.

80 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2013.

81 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2014.

82 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2015.

83 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2016.

84 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2017.

85 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2018.

86 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2019.

87 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2020.

88 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2021.

89 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2022.

90 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2023.

91 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2024.

92 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2025.

93 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2026.

94 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2027.

95 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2028.

96 — GUSTAVO BARROSO — Eleito em 19 de dezembro de 2029.

</

BRASILEIRA DE LETRAS

1. — **ROQUETTE - PINTO** — Eleito em 23 de dezembro de 1927. — Renunciou a 10 de junho de 1929.
2. — **ALBERTO FARIA** — Eleito em 17 de janeiro de 1929. — Substituído, interinamente por Gonçalo de Andrade, desde outubro a 10 de dezembro de 1929.
3. — **JOSEMAR TAVARES** — Eleito em 10 de dezembro de 1929. — Reeleito em 22 de dezembro de 1931. — Resignou em 11 de maio de 1932.
4. — **ANTONIO AUSTREGESILO** — Eleito em 1 de setembro de 1929, até 12 de outubro de 1932.
5. — **JOAQUIM DE CAMPOS** — Eleito em 13 de outubro de 1922. Renunciou em 10 de novembro de 1922. Substituído por Francisco Freitas.
6. — **JOSECORIO FONSECA** — Eleito em 22 de dezembro de 1932.
7. — **ALBERTO DE ITMA** — Eleito em 21 de dezembro de 1933, até 22 de abril de 1934.
8. — **CELSO VIEIRA** — Eleito em 10 de maio de 1934.
9. — **PEREIRA DA SILVA** — Eleito em 29 de dezembro de 1934.
10. — **MICIO LEAO** — Eleito em 19 de dezembro de 1935.
11. — **JOSEMAR CALMON** — Eleito em 24 de dezembro de 1935.
12. — **JAVI CORNEIRO** — Eleito em 23 de dezembro de 1935.
13. — **JOAO NEVES DA FONTOURA** — Eleito em 22 de dezembro de 1935.
14. — **JOSE CARLOS DE MACEGO SOARES** — Eleito em 21 de dezembro de 1935.
15. — **PEINHO CALMON** — Eleito em 19 de dezembro de 1936.
16. — **MANUEL BANDEIRA** — Eleito em 18 de dezembro de 1941. — Reeleito em 24 de dezembro de 1942.
17. — **MENOTTI DEL PICCHIA** — Eleito em 23 de dezembro de 1943. — Renunciou por impossibilidade de exercer o cargo, pois reside em São Paulo.
18. — **VIRIATO CORREIA** — Eleito em 18 de janeiro de 1944.
- V — **TESOUREIROS:**
1. — **INGLES DE SOUSA** — Eleito em 4 de Janeiro de 1897. — Re-eleito em 7 de dezembro de 1897. — Resignou por carta, em 14 de novembro de 1905, sendo substituído pelo 2º Secretário.
2. — **FILINTO DE ALMEIDA** — Eleito em 26 de novembro de 1907. — Re-eleito em 30 de novembro de 1908; em 3 de dezembro de 1909; em 26 de novembro de 1910. — Resignou em 28 de outubro de 1911, sendo substituído pelo 2º Secretário. — Reeleito em 25 de novembro de 1911; em 30 de novembro de 1912; em 29 de novembro de 1913; em 26 de novembro de 1914; em 23 de novembro de 1916; em 29 de novembro de 1917.
3. — **DANTAS BARRETO** — Eleito em 21 de novembro de 1918. — Reeleito em 20 de novembro de 1919.
4. — **ALBERTO FARIA** — Eleito em 18 de novembro de 1920 e em 29 de dezembro de 1921.
5. — **OSORIO DUQUE ESTREDA** — Eleito em 21 de dezembro de 1922. — Re-eleito em 5 de julho de 1923.
6. — **GUSTAVO BARROSO** — Eleito em 2 de agosto de 1923.
7. — **CONSTANCIO ALVES** — Eleito em 3 de junho de 1924.
8. — **OSORIO DUQUE ESTREDA** — Eleito em 18 de dezembro de 1924.
9. — **LAURO MULLER** — Eleito em 24 de dezembro de 1925. — Resignou em 7 de janeiro de 1926.
10. — **ATAULPHO DE PAIVA** — Eleita em 7 de Janeiro de 1926. — Renunciou em 14 de Janeiro de 1926.
11. — **HUMBERTO DE CAMPOS** — Eleito em 14 de Janeiro de 1926.
12. — **LUIS CARLOS** — Eleito em 23 de dezembro de 1926. Substituído por Fernando Magalhães em 15 de setembro de 1927 até 31 de dezembro do mesmo ano.
13. — **FERNANDO MAGALHAES** — Substituiu Luis Carlos em 15 de setembro de 1927 até 31 de Setembro do mesmo ano.
14. — **CONSTANCIO ALVES** — Eleito em 22 de dezembro de 1927. — Reeleito em 26 de dezembro de 1928.
15. — **LUIS CARLOS** — Eleito em 19 de dezembro de 1929. — Reeleito em 18 de dezembro de 1930; em 24 de dezembro de 1931. — Renunciou em 27 de agosto de 1932. — Reeleito em 1 de setembro de 1932, até 16 de setembro de 1932, quando faleceu.
16. — **ANTONIO AUSTREGESILO** — Nomeado interinamente em 15 de setembro de 1932. — Eleito em 13 de outubro de 1932.
17. — **CLAUDIO DE SOUSA** — Eleito em 22 de dezembro de 1932. — Renunciou na mesma data.
18. — **ANTONIO AUSTREGESILO** — Eleito em 22 de setembro de 1932.
19. — **CLAUDIO DE SOUSA** — Eleito em 21 de dezembro de 1933. — Reeleito em 30 de dezembro de 1934. — Renunciou em 9 de Janeiro de 1935.
20. — **FERNANDO MAGALHAES** — Eleito em 3 de Janeiro de 1935. — Renunciou em 10 de outubro de 1935.
21. — **XAVIER MARQUES** — Eleito em 24 de outubro de 1935.
22. — **ANTONIO AUSTREGESILO** — Eleito em 19 de dezembro de 1935.
23. — **GUSTAVO BARROSO** — Eleito em 24 de dezembro de 1936. — Renunciou em 28 de outubro de 1937.
24. — **CELSO VIEIRA** — Interino até 23 de dezembro de 1937. Eleito, nessa data.
25. — **ROQUETTE - PINTO** — Eleito em 22 de dezembro de 1938. — Reeleito em 21 de dezembro de 1939; 19 de dezembro de 1940; 18 de dezembro de 1941; 24 de dezembro de 1942; 23 de dezembro de 1942. — Renunciou, por doença, em 19 de Janeiro de 1944.
26. — **GUSTAVO BARROSO** — Eleito em 19 de Janeiro de 1944.
- VI — **BIBLIOTECARIOS:**
1. — **JOAO RIBEIRO** — Eleito em 28 de novembro de 1907.
2. — **RAIMUNDO CORREIA** — Eleito em 30 de novembro de 1908.
3. — **PAULO BARRETO** — Eleito em 26 de novembro de 1910. — Reeleito em 25 de novembro de 1911 e em 30 de novembro de 1912.
4. — **RENANIO PEIXOTO** — Eleito em 29 de novembro de 1913.
5. — **OLAVO BILAC** — Eleito em 28 de novembro de 1914; em 23 de novembro de 1916 e em 29 de novembro de 1917.
6. — **GOULART DE ANDRADE** — Eleito em 21 de novembro de 1918. — Reeleito em 20 de novembro de 1919.
7. — **ALBERTO DE OLIVEIRA** — Eleito em 18 de novembro de 1920. — Reeleito em 26 de dezembro de 1921.
8. — **CONSTANCIO ALVES** — Eleito em 21 de dezembro de 1922.
9. — **RODRIGO OTAVIO** — Eleito em 3 de Janeiro de 1924, até 24 de julho de 1924, quando foi substituído por
10. — **AFRANIO PEIXOTO** — Nomeado, interinamente, em 24 de julho de 1924 a 21 de Janeiro de 1925.
11. — **CONSTANCIO ALVES** — Eleito em 18 de dezembro de 1924. — Resignou em 12 de dezembro de 1925.
12. — **GOULART DE ANDRADE** — Eleito em 19 de fevereiro de 1925. — Reeleito em 24 de dezembro de 1925, por ser malo antigo (em competição com Humberto de Campos).
13. — **CONSTANCIO ALVES** — Eleito em 7 de Janeiro de 1926. — Resignou em 23 de dezembro de 1927.
14. — **FERDINANDO MAGALHAES** — Eleito em 21 de dezembro de 1928.
15. — **PEREIRA DA SILVA**, interino até 23 de dezembro de 1937. Eleito nessa data.
16. — **PEDEIRO CALMON** — Eleito em 22 de dezembro de 1938.
17. — **FERNANDO MAGALHAES** — Eleito em 21 de dezembro de 1938.
18. — **CELSO VIEIRA** — Eleito em 2 de Janeiro de 1939.
19. — **ADELMAR TAVARES** — Eleito em 23 de dezembro de 1937. — Reeleito em 22 de dezembro de 1938; em 21 de dezembro de 1939.
20. — **APONSO TAUNAY** — Eleito em 19 de dezembro de 1940. — Reeleito em 18 de dezembro de 1941; em 24 de dezembro de 1942.
21. — **ADELMAR TAVARES** — Eleito em 23 de dezembro de 1943.
- HO — Eleito em 23 de dezembro de 1943.
- VII — **DIRETORES DA REVISTA (Analise):**
1. — **AUGUSTO DE LIMA** — em 1924.
2. — **MEDEIROS E ALBUQUERQUE** — em 1925 e em 1926.
3. — **CONSTANCIO ALVES** — em 1927.
4. — **AFRANIO PEIXOTO** — em 1928 e 1930.
5. — **MEDEIROS E ALBUQUERQUE**, em 22 de dezembro de 1930 para 1931.
6. — **FERNANDO MAGALHAES** — de abril de 1933 a 2 de Janeiro de 1936.
7. — **CELSO VIEIRA** — Eleito em 2 de Janeiro de 1936.
8. — **ADELMAR TAVARES** — Eleito em 23 de dezembro de 1937. — Reeleito em 22 de dezembro de 1938; em 21 de dezembro de 1939.
9. — **APONSO TAUNAY** — Eleito em 19 de dezembro de 1940. — Reeleito em 18 de dezembro de 1941; em 24 de dezembro de 1942.
10. — **ADELMAR TAVARES** — Eleito em 23 de dezembro de 1943.

Galeria de arte



N 14 — Noemia — Retrato de Mulher

B R A S I L

A PARTIDA

Cora

Plange a dobrada voz dos sinos... Amanhece.
Salve, manha donadai
Sorrindo resplandecendo.
Em topo o firmamento.
E, nos beijos da alvorada
E a carícias do vento.
A face azul do Tejo arfa e estremece.

Ave do largo mar, abriga-a, sine.
Salve, formosas naus.
Proprio o vento voz enfusa as velas.
Desdobra-vos as asas...
Robustas caravelas.
Molemente vos beijam amoresas.
Cantando, as ondas ricas...
Salve, manha de rosas!

Solo

Plange a dobrada voz dos sinos, tristemente...
Homens de mar! — ao mar que vos reclama!
O perigo te chama,
Aventurera gente!
Os lágrimas de amor dos que ficas, correi!
Ai de quem fica xo! mal de quem perde o que amal!
Prantos de mães, ardei!
Mentira da saudade, ardei perpetuamente!

Cora

Parlham, palpitando
As bandeiras de guerra.
Ploram as trincheiras. Tremem, rolando,
Rebam os atabiques e os tambores.
Adeus, formosa terra!
Adeus, noivas e flores!
Adeus, amigos e avess!
Longa, a dobrada voz plange dos sinos graves...
Palpitam no horizonte.
Os velhos anseios...
Adeus, vida feliz!

Solo

Gados do verde monte!
— Nos alicantis umbrosos,
Solenam... emudecem
As latas pastoris...
Os vales adormecem...
Firmam-se as campinas...
Adeus, doces cantigas,
A sombra maternal.
Das árvores amigas!
Adeus, verdes colinas,
A lutar no banho!
Do orvalho matinal!
Ribeiros de água clara,
Entre o círculo da seara
E a árvore do robanho!

Cora

Palavra e sol nas armas dos guerreiros,
Gritam rindo os frustinos. Rontos, ressoam
Os outros e os pandeiros...
E as grandes naus, de asas abertas, voam...

Solo

Adeus, aguado queridas
Do Tejo encantador!
Adeus, casais riomios
Pelo pendor desceendo
Das encostas floridas!
Vais desaparecendo.
Terra do nosso amor,
Berço dos nossos anhos...

Plange a dobrada voz dos sinos graves, plange...
Ao mar! Manhã de março, acolha a tua lus.
As grandes naus que vão e procura de um mundo!
Refresca o vento... Ao largo... A cordoalha range...
Ao largo! Protege, antes do céu profundo,
O estandarte da Cruz!

Cora

Notas de horror... O céu tronante,
Negro, em relâmpagos aberto.
Dias de susto... O vento incerto,
A noite infinita, a frota errante...

A perda, um vóe e deserto,
Olhando o mar torvo e espumante,
Alucinado navegante,
Que buscou tu nesse deserto?

Já para traz todas as ilhas
Desbastas, o louco peregrino...
Em neva fria, amortalhadas...
E conta o mar quebrando as quinhais,
Prota de espetros sem destino.
Dançam as naus desavordadas...

Cora

Bucede o dia à noite. A noite afoga o dia
Em trevas. E o Mistério na sua portas cerrada...
Quando aparecerá, terra formosa e rica?
Ai é tão vasto o mar! tão longa esta agonia...

Uma voz (abafada)

Terra!

Cora

Ai é tão vasto o mar! e a Índia tão longe fica!

A voz (mais alta)

Terra!

Cora

Terra! Bendito o vento que balance
Os mastros nobres! Vem, com ele, o murmúrio
Das árvores... Descerra
O mistério, os teus véus!

A voz

Terra!

Cora

Bendita! Terra!

Cora

A tarde cai. Misterioso,
Geme nas velas o vento...
Há por todo o firmoz
Um auseio doloroso.
Aureo turibulo intenso,
O ocaso em púrpuras arde,
E, para a oração da tarde,
Desfaz-se em nuvens de incenso.

(Cantata) - OLAVO BILAC

E, Deus, na altura infinita,
Aíste a lúcio profunda e calma,
Em cuja infinita palma
Todo o Universo palpita...

Cora

E ris que do mar, do céu em chama.
Da cerração,
Uma alta voz irrompe e clama
Na solidão.
Que voz é essa? Geme a espuma
Do mar... O vento se perfuma...
Domina lúcia, o deserto arqueia,
— Como se a voz de uma serpia
Fosse essa voz...

Uma voz

Para! Uma terra nova ao teu olhar futura!
Deleite-te! Aqui o encontro a verde-amor! Lá
Em curvas se muda a inclemência das vacas!
Este é o reino da Luz, da Amor e da Fartura!

Tremete-te a voz afeta às blasfêmias e às priscas.
O' naúta! E olha de pe, virgem morna e púca,
Que aos teus beijos entrega, em plena formosura,
Os deus seios que, ardendo em desejos, alagam...

Beija-a! o sol tropical deu-lhe a pele dourada,
O barulho do ninho, o perfume da rosa.
A fracaça do rio e a espécie da alvorada...

Beija-a! E' a mara bela flor da natureza amazônica,
E farfaria de amor nessa carne cheirosa,
O desvirginador da Terra Brasil!

Cora

Aves, canta! Na curva praia,
O mar, em pétolas, desmaia...
Ameixa e dobra a vinda
Os latigos leques dos coqueiros...
Nautas, desce! Baixal guerreiros,
A terra ideal da Promissão!

A aurora lúcia em fogo a arde...
E borboletinha a praia, cheia
Da infidelidade dos homens nus...
Homens de bronze, fascinados,
Entre os conchões emplumados
Vendo subir a grande ceu!

Solo

A grande Cruz cobe tranquila
No ar perfumado. Sobe, oscila...
A Cruz domina a terra e o mar...
Sobe o vento da terra jovem,
Eleva os braços que se moem,
Distribuindo as bençãos no ar...

Cora final

Filia amada da lúcia terra piedosa e bela!
Benvindo o sol de amor que ao nosso olhar revela
Teu belo virinal, sob este céu de anil!
Ave, Pátria, criança!
Ave, filha do Sol! Morada da Esperança!
Ave, Brasil!

COISAS DE ROMANCE - JOSÉ LINS DO REGO

Quando entrei pela última vez em São Paulo um jornalista me procurou para conversar sobre literatura.

Então eu lhe disse que o povo brasileiro tem no romance de nos dias um intérprete víncioso.

ANATOLE FRANCE E A AMÉRICA LATINA

(Continuação da pág. 206)

era um incomparável hipócrita? Inclino-me por esta última hipótese. Uma análise mais demorada da vida de Anatole France me fez pensar que em toda era um porreiro, um autor cujas patentes exortações descrevem um fundo de desdém aristocrático. Confesso, porém, que era uma desconfiança inicial: não me impressionou na realidade.

O jornalista procurou falar de minhas influências estrangeiras, dos mestres que me haviam notado a minha formação cultural — eu lhe falei dos céus cantadores da feira da Paraíba e Pernambuco. Os céus cantadores amados e ouvidos pelo povo, porque tinham o que dizer: tinham o que contar. Dizia-lhe, então: quando imaginei os meus romances, tomei sempre como o tema o modo de orientar o dizer as coisas como elas me surgem na memória.

(Continuação da pág. 206)

O que a poesia realizou na ria, com o leito e as maneiiras nha rasha. Tema e povo con-

tinuam dos regos poetas. Por fraternizaram com o escritor de todos os intelectuais erudi-

to Alves que forá uma espécie de campeão da liberdade, vem arrancando o romance, dando e

arrancando do povo o que o povo tem de profundamente original e de profundamente bra-

sileiro. Não é literatura populista, não é literatura populista, não é literatura huma-

na, identificada com a terra e com a gente como seus elementos básicos.

O jornalista procurou falar de minhas influências estrangeiras, dos mestres que me haviam notado a minha formação cultural — eu lhe falei dos céus cantadores da feira da Paraíba e Pernambuco. Os céus cantadores amados e ouvidos pelo povo, porque tinham o que dizer: tinham o que contar. Dizia-lhe, então: quando imaginei os meus romances, tomei sempre como o tema o modo de orientar o dizer as coisas como elas me surgem na memória.

De fato, Manuel Bandeira li

Imagino que tendia me redigir, de todos os intelectuais erudi-66% com o relato que o valente Vitorino assumiu no meu domínio, mulheres e homens em sofrimento queriam me dar tudo que tinham, almas de uma crítica rigorosa e corpo, dores e alegrias. Foi que me apareceu como em magre, que tivesse sobrepujado a minha memória, o grande ca-

pitão Vitorino Carneiro da Cunha, velho que stormava a sua infância, que conhecia como um bolo de engenho, com a sua enorme cara raspada de paliçaco e os seus restos imprevisíveis e desabafados. Cola curiosa, eu que fizera tanto sofrer ao velho instruente a receber dele próprio a maior prova de amor humano.

O capitão Vitorino é homem com que conta. Mesmo os críticos com o Bento José Lins do Rego, com o Vitorino Carneiro da Cunha, entretanto ao romancista conseguiu arrancar da sua vida a única cosa perdurable de sua obra — um monstrosa unica. José Lins do Rego herói sem medo e sem mancha.